



# Une histoire de Pontiacq-Viellepinte





---

# UNE HISTOIRE DE PONTIACQ- VIELLEPINTE

---

Du passé à l'avenir

---

Une histoire de deux communautés voisines, qui ont vécu l'une à côté de l'autre pendant de nombreux siècles, avant d'unir leur destin pour devenir la commune de Pontiacq-Viellepinte.

---

**SECONDE EDITION**

Serge CAPERAA  
serge.caperaa@orange.fr





## *AVANT - PROPOS*

*Entre la vallée du Louet et la vallée de la Carbouère, dominant le hameau de Viellepinte, se trouve une colline, au sommet boisé, aux flancs en pente douce recouverts de champs cultivés, et dont les 333 m d'altitude permettent d'apercevoir, au Sud, la chaîne des Pyrénées. Cette colline, qui est en face de notre jardin et que j'ai toujours vue, depuis ma plus tendre enfance, c'est le Poey de Maure.*

*Le Poey de Maure, c'est mon Garlaban à moi. Pour des millions de parisiens, leur Garlaban, c'est la Tour Eiffel, qu'ils ont eu en point de mire au cours de leur enfance, de leur jeunesse et de leur âge mûr ; pour d'autres, c'est le sommet de cette montagne qui les surplombe depuis toujours. Ces « Garlaban » constituent une référence, quelque chose qui attend, au milieu de l'agitation des hommes, quelque chose qui leur rappelle qui ils sont, quelque chose sur quoi ils peuvent compter, qui était là avant et qui sera là après.*

*Tenter d'écrire l'histoire d'une communauté, si petite soit-elle – et c'est bien le cas de Pontiacq-Viellepinte – n'est pas chose si facile, et il a fallu faire un certain nombre de choix pour résoudre des problèmes de représentation de l'espace et du temps. En ce qui concerne l'espace, le premier problème a été celui de la désignation des maisons : j'ai choisi d'utiliser les noms originels, tels qu'ils figurent sur le premier cadastre béarnais, sans utiliser les noms de famille des habitants. En ce qui concerne le temps, je me suis efforcé de bien distinguer la narration des événements intervenus avant ma naissance, me reposant sur des témoignages et des écrits - sous la responsabilité de leurs auteurs - ou sur le fruit de mes recherches, de celle des événements postérieurs à ma naissance, sur lesquels je peux apporter mon propre témoignage, avec tout ce qu'il peut comporter de subjectif d'ailleurs ...*

*Et, si je me suis efforcé de ne présenter que la sphère publique, celle qui intéresse tout le monde, il y a peut-être des événements que d'aucuns pourront juger comme appartenant à leur sphère privée. Qu'ils me le signalent et j'apporterai immédiatement les corrections nécessaires. Ces anecdotes ne sont évoquées ici que pour rendre plus vivant un récit qui se veut avant tout un acte d'amour.*

*Enfin, même s'il relate des événements impliquant les familles de certains habitants, je voudrais souligner que, pour moi, ce texte ne s'adresse pas aux seuls pontiacquois et viellepintais « de souche », mais à tous ceux qui habitent ou qui aiment ce bout de terre. Le plateau et la vallée sont à tous, et il n'est pas indispensable d'être né ici pour apprécier le coucher du soleil sur la chaîne des Pyrénées ou sur le Poey de Maure ...*

## Chapitre I

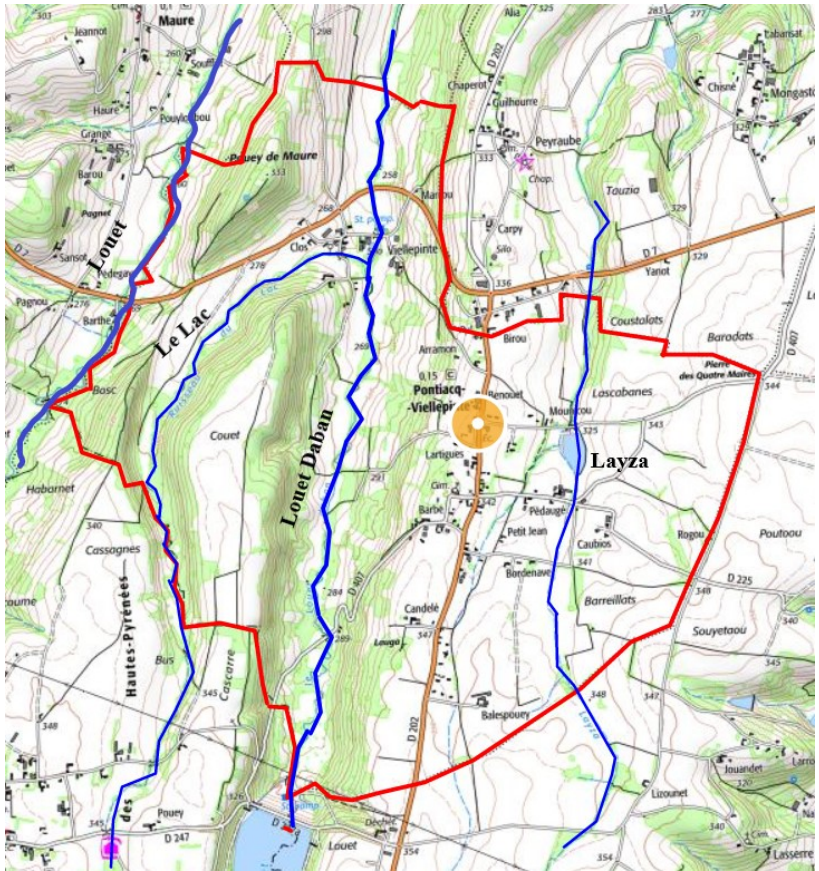
# L'HISTOIRE ANCIENNE

## LE TERRITOIRE

Si on considère la partie du territoire du Béarn située à l'intérieur des limites de notre commune actuelle, et qu'on oublie, provisoirement, toutes les traces de l'activité humaine - telles que les constructions et les routes - on obtient un paysage, inamovible à l'échelle de notre Histoire, celui que nous partageons avec nos ancêtres. Un vaste plateau, en prolongement du plateau de Ger, occupe la partie Est ; il domine, par un versant relativement abrupt (La Coste), la vallée creusée par une rivière, que nous appelons aujourd'hui le Louet Daban – *ou la Carbouère, si on préfère*. La limite Ouest du territoire est, elle, constituée par la vallée du Louet Darré – *ou Louet tout court* - parallèle et séparée de la précédente par les collines du Bosc Darré et du Poey de Maure..

Deux ruisseaux traversent également cette zone : dans la vallée, Le Lac, venu du plateau d'Escaunets, qui pénètre par le vallon du Bartouilh avant de rejoindre le Louet Daban, et, sur le plateau, l'Ayza, qui y prend sa source avant de dévier sa route vers le Nord-Est. Entre les deux vallées, le centre du territoire est occupé par un espace vallonné, dominé par les collines du Poey de Maure, aux pentes douces, et du Couet, au relief plus marqué et plus boisé, et dont le sommet est constitué par le grand plateau de la Cascarre.

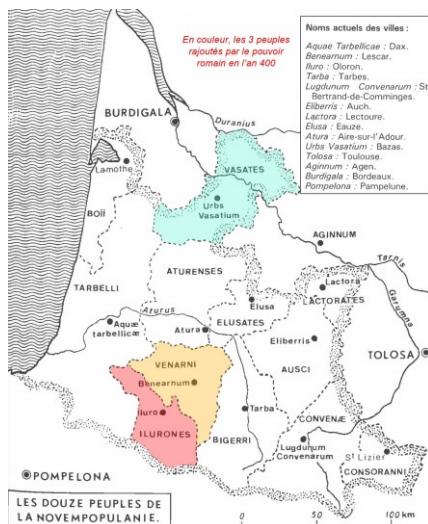
Le décor est planté ; abordons maintenant l'histoire des hommes . . .



*Plan topographique de la commune de Pontiacq-Viellepinte*

## AUX TEMPS IMMÉMORIAUX

La présence des hommes sur ce territoire semble dater de plus de 4000 ans, comme en témoigne un mégalithe trouvé sur le plateau de Ger. D'après les historiens, la région était alors occupée par un peuple de guerriers et de chasseurs, venu du Nord, les Celtibères. Le Léés est le lieu où les tribus des *Benarnis* et des *Bigorris* se sont partagé les terres, situées respectivement à l'Ouest pour les premiers et à l'Est pour les seconds. Contrairement à la plupart des autres qui pratiquaient la crémation, ce peuple avait l'habitude d'enterrer ses morts, comme en témoignent les nombreux *tumuli* retrouvés par les archéologues: il s'agit de monticules de terre recouvrant un dolmen, lui-même recouvrant la chambre funéraire.



Compte-tenu de sa position par rapport à cette frontière naturelle, la terre qui nous intéresse ici était située dans le fief *Bigorri*, et elle l'est demeurée près de 2000 ans – tout de même !

## L'EPOQUE GALLO-ROMAINE

Au temps des gaulois, la tribu locale est celle des *Bigerrones* ; à l'époque de la domination romaine, le territoire appartient à la *Novempopulanie* ou Aquitaine III, comprenant à l'époque 12 « cités » avec

*Elusa* (Eauze) pour capitale. Plus précisément, notre territoire aurait peut-être été emprunté par la grande route gallo-romaine entre Benearnum (Lescar aujourd'hui) et Auscorum (Auch).

C'est durant cette période gallo-romaine, qu'apparaissent les premières traces de l'apparition de deux communautés voisines, l'une sur le plateau, l'autre dans la vallée, séparant le territoire en deux parties de superficie sensiblement égales ; cette séparation topographique, située aux confins du Béarn et de la Bigorre, constituera d'ailleurs longtemps une séparation administrative, entre Morlaas et Montaner par exemple, ou politique, entre leurs deux seigneuries, et conduira à l'émergence de deux villages distincts .

## **LA VICOMTE DE BEARN**

*Le territoire des bearnis est composé des territoires de Benearnum (Lescar), de Morlaas, du Saubestre et du Vic-Bilh*

A l'effondrement de l'Empire romain, la région est intégrée au royaume des Wisigoths jusqu'en l'an 507, puis au royaume des Francs (Orléans jusqu'en 511, Soissons jusqu'en 562, Bourgogne enfin), avant d'être attachée à la monarchie française sous Clotaire II. Les premières traces de structures administratives apparaissent, avec la création de la Cité de Béarn et de la Cité de Bigorre ; au 5<sup>ème</sup> siècle, chacune des deux régions devient un évêché, puis au 9<sup>ème</sup> siècle sont institués le Vicomté de Béarn en 819, et le Vicomté de Montaner en 1032.



Reconstitution de la carte de la Novempopulanie

## Structuration de la société médiévale

*A partir de 820, la vicomté de Béarn, dont le premier titulaire est Sanche Mitarra à la fin du IX<sup>ème</sup> siècle, se structure au sein de la Septimanie. La dynastie des Centule et des Gabarret règne entre 900 et 1130 (de Centule I<sup>er</sup> à Centule VI), et parvient à maintenir une certaine indépendance, comme celle de « battre » sa propre monnaie à Morlaas.*

*Ce qui suit n'est pas spécifique à Pontiacq-Viellepinte, mais il m'est apparu souhaitable de définir certains termes pour éclairer la compréhension de la suite du texte. Ainsi, la hiérarchie de la société rurale à l'époque comprend:*

- Les Nobles : les Grands Nobles appelés souvent « Barons » tirent leur statut de la propriété de terres nobles. Les petits Nobles (les « Domengers »), possèdent une maison affranchie et des terres exemptes d'impôt, mais ne sont pas armés chevaliers (« cavers »).

- *Le Clergé : le Clergé noble comprend les évêques et les abbés et perçoit un impôt,, tandis que les curés de paroisse sont simples et pauvres*
- *Les paysans : ils comprennent les serfs appartenant au seigneur, qui peut les vendre comme des meubles ou avec ses terres, et les « paysans libres » (ou « vilains ») qui eux sont affranchis, mais sont soumis au paiement d'impôts aux nobles et au clergé (la « taille » pour payer la protection du seigneur, le « cens » pour payer l'exploitation de la terre, la « dime » pour l'entretien de l'église et du service ecclésiastique, les « banalités» ...).*
- *Les cagots : ils vivent en marge du reste de la population, et ils regroupent tous les parias exclus par la société (lépreux, gitans, vagabonds ...)*

*Les « paroisses » sont regroupées au sein d'une « baylie », dirigée par un « bayle » et constituant un « baillage », un simple découpage territorial (un peu comme les futurs cantons). Le bayle, assisté d'un notaire, transcrit les actes et enregistre les contrats écrits.*

Dans le domaine religieux, Saint-Justin, premier évêque de Tarbes au IV<sup>ème</sup> siècle, a étendu l'évangélisation de son diocèse aux paroisses proches de la Bigorre, et en particulier dans le Montanéres. Les Archiprêtres de Montaner et de Caixon constituent ainsi le 5<sup>ème</sup> archidiaconé (avec à sa tête un archidiaque) du diocèse de Tarbes. Un archiprêtre dirige l'archiprêtre de Montaner, et les prêtres sont répartis dans les « paroisses », terme le plus utilisé dans les actes à cette époque.

## **11 ÈME SIECLE : PONTIACQ ET VIELLEPINTE DEVIENNENT BEARNAIS**

*Ce siècle est profondément marqué par l'opposition entre le monde chrétien et le monde musulman : c'est l'époque des croisades et des grands pèlerinages.*

A l'échelle de nos petits villages, l'histoire locale ne commence véritablement qu'à cette époque ; pratiquement aucun écrit ne leur est consacré pendant les 10 premiers siècles de notre ère. C'est au 11<sup>ème</sup> siècle, en l'an de grâce 1085, que Pontiacq et Viellepinte deviennent des villages béarnais, en tant que partie de ce dernier Vicomté ou Montanerès, la dot apportée par la Vicomtesse de Bigorre Talèze à son nouvel époux béarnais Gaston IV le Croisé.

## **12 ÈME – 13 ÈME SIÈCLES : DU SERVAGE AU FERMAGE**

*L'absence quasi permanente vers l'Aragon de la dynastie des Moncade, conduit le Béarn à s'administrer lui-même : une cour de justice, comprenant 12 membres qui prennent le titre de barons, la Cour Majour de Béarn, est instituée en 1220 par le vicomte Guillaume-Raymond. En 1229, Gaston VI installe sa capitale à Orthez.*

Durant le 12<sup>ème</sup> siècle, dans les paroisses, la condition paysanne évolue du servage vers le fermage. En 1281, Gaston VII affranchit les paysans de Montaner, puis lui et ses successeurs font de même avec les autres paroisses, qui toutes seront affranchies avant la fin du 14<sup>ème</sup> siècle, y compris Pontiacq et Viellepinte. La charte d'affranchissement se réfère aux « fors » de Morlaas, écrits en 1117, qui définissent les droits et devoirs de chacun, et constituent un acte fondateur du Béarn. Rappelons-en quelques points essentiels :

- disposition et transmissions des biens par actes entre vifs ou testaments
- liberté de quitter la communauté
- inviolabilité du domicile
- service militaire limité à 9 jours, trois fois par an
- tarif inviolable des amendes
- et surtout, droit d'élection de représentants pour les tâches de police, de justice et de gestion des biens communs

C'est ainsi que chaque paroisse va procéder à l'élection, à la Toussaint, de plusieurs « jurats » chargés d'établir les règlements de police, de convoquer les habitants, de définir la part fiscale du fief, la répartition de la « taille ». Sont également élus plusieurs « gardes », chargés de l'application de la décision des jurats.

La vie quotidienne s'organise entre l'agriculture et l'artisanat. L'évolution des charrues et outillages en bois vers des outils en métal ouvre la voie à une période de grands défrichements ; l'assolement triennal y est pratiqué, et les productions concernent principalement les « blés » (froment, épautre, seigle, avoine, millet, fèves, pois ...), la vigne et les fruits. De nombreux petits métiers animent le village: meunier, cordonnier, tanneur, forgeron, tailleur d'habits ...

En 1270, le nom de *Villa Picta* est évoqué pour la première fois sur le cartulaire du château de Pau, et elle est attachée à la maison de Lons; d'après Hubert Dutech [7], *Picta* viendrait du latin *pinctea* et évoquerait une halte ou une auberge peinte, sur le chemin entre *Beneharnum* – Lescar aujourd'hui – et Vic-en-Bigorre, auberge peinte en rouge selon la tradition celtique. L'origine du nom de *Pontecac* proviendrait du latin *Pontius* - le domaine de Pontius.

## **14 ÈME SIÈCLE : L'AGE D'OR**

*Sur le plan politique, le XIVème siècle constitue pour la plupart des historiens l'âge d'or du Béarn, seule province à vivre en paix en Europe durant la guerre de Cent ans entre les royaumes de France et d'Angleterre. Ceci est dû à l'intelligence et l'habileté d'un prince dont la réputation a largement dépassé les frontières de l'Occitanie, Gaston III dit Gaston-Fébus ; il a su maintenir la neutralité d'un territoire entouré à l'Ouest par l'Aquitaine anglaise, et au Nord par le royaume de France, pour, en contre-partie, assurer l'indépendance de ce territoire.*

En 1342, Pierre-Raymond de Montbrun, évêque de Tarbes, réunit un synode. L'archiprêtre de Montaner comprend 23 paroisses, dont Pontiacq et Viellepinte.

En 1347, le jeune prince Gaston III déclare l'indépendance et confirme les fors du Béarn (en fait, les fors de Morlaas étendus à tout le Vicomté). Son dessein étant d'instaurer un grand état pyrénéen, il fait dresser un état des lieux dans le « Censier du Béarn », en 1385, un document élaboré à des fins fiscales, mais qui constitue aussi un premier recensement de la population. A ce moment-là, Villa Pieta appartient au baillage de Morlaas, et on y dénombre 14 foyers (c'est-à-dire à peu près 70 habitants). A la même

époque, Pontecac, dont le seigneur se nomme Espagnolet, compte 10 foyers (50 habitants), et appartient au baillage de Montaner.

*Gaston Fébus entreprend également la construction ou le renforcement de châteaux pour protéger la Vicomté des envahisseurs : Orthez, Oloron, Morlanne, Bellocq, Sauveterre, Pau, Montaner et Morlaas.*

Le « bésiau » de Pontiacq (c'est le nom donné aux villages) apporte une contribution au financement de ces grands travaux. En ce qui concerne la police et la justice, Pontiacq et Viellepinte déclarent être dépendants des jurats de Montaner.

*Le Vicomte introduit 49 « abbés laïques » dans le Béarn : il s'agit de ceux, dévoués au prince, qui perçoivent la dime du village, et la « présentation » de la cure. Leur maison doit être située près de l'église dont ils ont la charge, et ils ne vivent que du produit de leur domaine.*

## **15 ÈME SIÈCLE : LA FIN DU MOYEN-AGE**

*A la mort de Gaston Fébus, en 1391, les bourgeois d'Orthez se réunissent et créent les Etats du Béarn.*

A partir de 1423, la paroisse devient une seigneurie, c'est-à-dire un ensemble de terres, qui assurent au seigneur un revenu à partir des impôts, en argent ou en nature, payés par les paysans qui y résident ; les maisons constituent ainsi autant de métairies, dont les occupants peuvent être chassés s'ils ne s'acquittent pas de ces impôts.... Le titre de « seigneur » est un titre de noblesse, dont on peut hériter par succession, mais qu'on peut aussi acquérir en l'achetant, ce que font de nombreux bourgeois fortunés. Il faut également savoir que ce titre procure le droit de siéger aux Etats du Béarn, ce qui signifie qu'en plus de son pouvoir local, le seigneur est un homme politique au niveau de la province. C'est pourquoi on peut imaginer que les seigneurs ne séjournent qu'épisodiquement dans leur seigneurie, qu'ils visitent essentiellement pour prélever l'impôt ; par contre, ils se font généralement inhumer sur leurs terres.

En 1429, dans le Censier de Bigorre, apparaissent les noms de Biela-Pinte et de Ponteac.

## Chapitre II

### **LES TEMPS MODERNES**

#### **(XVI ÈME SIÈCLE – XX ÈME SIÈCLE)**

##### **RENAISSANCE ET GUERRES DE RELIGION**

*Louis XII confirme, à Blois en 1512, l'intégrité territoriale du Béarn-Navarre ; mécontent, Ferdinand d'Aragon envahit et occupe la partie de la Navarre au sud des Pyrénées. Cependant, en raison de leur possession des cantons du nord, allant de Saint-Palais à Saint-Jean-Pied-de-Port - une région appelée alors la Navarre française (l'actuel pays Basque) - Henri d'Albret et sa fille Jeanne pourront continuer à se prévaloir du titre de roi ou reine de Navarre, ce qui explique que Henri IV sera un jour « roi de France et de Navarre ». De même, le siège du pouvoir en Béarn sera longtemps le « Parlement de Navarre » à Pau, désignation qui perdure de nos jours pour désigner ce bâtiment,*

*A partir de 1560, l'époque terrible des guerres de religion frappe le royaume de France, et en particulier le Béarn, à la suite du ralliement de Jeanne d'Albret (mère du futur Henri IV) à la cause huguenote, ordonnant la destruction du culte catholique dans la province. Le capitaine de la reine de Navarre, Montgomery, bat les catholiques à Orthez, où il commet un grand ordre d'exactions, avant de faire incendier la plupart des églises, puis les principales abbayes catholiques, et de quitter le Béarn en confiant le pouvoir au baron d'Arros.*

En 1549, à la réformation du Béarn, apparait le nom de Vièlapinta.

Le baron d'Arros, réformiste fanatique, promulgue une Ordonnance, le 18 janvier 1570, interdisant toute forme de culte catholique, et lançant dans l'ensemble de la province, une véritable « chasse aux prêtres ». Tous les matins, une troupe part de Pau en direction des villages, à la recherche du « « desservant » d'une paroisse, dans laquelle on rappelle l'Ordonnance en présence des jurats et au son des tambours. En 1568, c'est la famille Aster qui détient la seigneurie de Pontiacq, tandis que le seigneur Jean de Viellepinte semble jouer un rôle politique et militaire important dans la région. L'année suivante, les troupes protestantes attaquent les villages et détruisent entièrement l'église de Pontiacq ; Jean de Viellepinte est inscrit sur une liste de proscrits et sa seigneurie, demeurée vacante, est alors vendue à Thibaut d'Abbadie, de la famille d'Avillac, de Lescurry, dans la région de Rabastens de Bigorre.

Cette période trouble prend fin sous le règne d'Henri IV, avec la signature de l'Edit de Nantes autorisant à choisir librement sa religion. En 1608, le culte catholique est rétabli à Viellepinte, tandis que débute la restauration de l'église de Pontiacq.

## **17 ÈME SIÈCLE : LE GRAND SIECLE**

### **Fin de l'indépendance du Béarn**

*Louis XIII, fils d'Henri IV, dans le cadre du rétablissement du culte catholique dans le royaume de France, demande par un Arrêté en date du 23 juin 1617, la main-levée sur les biens ecclésiastiques qui avaient été confisqués par les protestants lors de la guerre de religion. Devant la réticence des Etats du Béarn, majoritairement acquis à la réforme, le roi envoie en 1620 le duc d'Epéron, avec 4000 hommes et 800 cavaliers ; au cours de la campagne, ce dernier détruit notamment le château de Montaner, considéré comme un repaire huguenot. C'est la fin de l'indépendance du Béarn, dont Louis XIII lui-même annoncera, à Pau, son rattachement (qui sera définitif) au royaume de France, en 1621.*

## **La seigneurie de Pontiacq**

Au XVII<sup>ème</sup> siècle, la seigneurie de Pontiacq, détenue par Joseph de Pomès depuis 1626, puis par la famille des Rimblès, est achetée à Bernard de Rimblès, le 14 janvier 1645, par Jean d'Artiguelouve, qui est reçu aux États du Béarn ; celui-ci épouse Jeanne-Marie de Ravigan, avec laquelle il a une fille prénommée Marie-Louise, qui sera son héritière. C'est cette Marie-Louise d'Artiguelouve qui présente le « dénombrement » de Pontiacq le 15 mai 1676. Mariée en secondes noces à Anthoine de Lapaleu, elle décède en 1707 à Pontiacq, où elle a été inhumée dans l'église, comme ses prédécesseurs, en présence notamment de Jean de Larribé (c'est la première fois que le nom d'un jurat est mentionné) ...Son successeur est Antoine de Béon-Lapalae.

## **La seigneurie de Viellepinte**

Durant la même période, à Viellepinte, François de Lasserre – *ou de La Serre, selon les auteurs* – marchand-boutonnier et bourgeois de la ville de Pau, nommé garde de Pau, puis élu député et jurat, acquiert, le 18 septembre 1678, de messire Antoine de Lons, écuyer et seigneur du dit lieu, la seigneurie de Viellepinte. Directeur de la monnaie à Pau, il décède à Viellepinte le 3 février 1705, après avoir cédé le fief à son fils Jean-François de Lasserre, avocat au parlement de Navarre, en 1697. Jean-François de Lasserre, député du corps de la ville de Pau le 8 juin 1699, a deux enfants, dont un fils, Jean, qui lui succède à sa mort, le 15 mai 1714.

Vers la fin du siècle, le curé de Pontiacq et de Viellepinte est Jean de Manicolat. Il déclare, dans son aveu du 25 mars 1680, que la cure de Pontiacq est « à la présentation » de la dame d'Artiguelouve, tandis que celle de Viellepinte est à la « présentation » du commandeur de Caubin et Morlaas, mais que chacun des deux seigneurs lui a confié le soin de sa paroisse ; il précise également qu'il n'y a aucune maison presbytérale et que les revenus sont fort modiques.

La fin du siècle est aussi caractérisée par une grande misère, due à la ruine du royaume suite à la guerre de succession d'Espagne : 1693 est une année de grande disette.

## **18 ÈME SIÈCLE : LE SIECLE DES LUMIERES**

*Commencé sous la monarchie absolue et terminé sous un régime républicain radical, ce siècle est marqué par les nouvelles idées diffusées par les grands philosophes, les progrès scientifiques dans tous les domaines, l'organisation des connaissances et l'ouverture au monde, en particulier vers le continent américain.*

### **Les seigneurs de Pontiacq**

L'époque de la Régence est marquée par une période de libéralisme (et aussi de libertinage), période mise à profit, un peu partout et notamment en Béarn, par des personnages fortunés, mais ne figurant pas sur les tables nobiliaires d'Hozier, seule référence imposée en 1701 par Louis XIV, pour acquérir par la corruption du système juridique de l'époque, le titre de « gentilhomme », leur ouvrant les portes du corps de la Noblesse, auxquelles sont attachés de nombreux privilèges.

Quel rapport avec Pontiacq et Viellepinte ? L'héritier de Marie-Louise d'Artiguelouve, nouveau seigneur de la « caverie » de Pontiac, admis aux Etats du Béarn le 12 juin 1716, est un abbé laïque, Jacques de Puyoo, de son vrai nom Pierre d'Esbarrebaque. Ce personnage, qui est demeuré dans la postérité, mérite que l'on s'arrête quelque peu sur sa carrière. En 1763, il écrit un pamphlet, en vers et en béarnais, intitulé « *La bertat, ou Rêbe de Moussu l'abbat Puyoo* », dans lequel il stigmatise les nobles du Béarn, et en particulier ceux qui le sont devenus par arrivisme et sans mérite, et dont il dévoile la « roture ». Comme il cite les noms de ces familles, il ne trouve pas en Béarn un seul typographe pour le publier, et il s'adresse à l'imprimerie Lottin l'ainé, à Paris. A la sortie du livre, un évêque et un président de tribunal, mis en cause, interviennent auprès de Louis XV pour anéantir la parution ; le roi défend de la renouveler et transfère le prélat de Tarbes à Angers. L'abbé Puyoo, opposé à l'église constitutionnelle, y décède en exil en 1771.

L'affaire ne s'arrête pas là. Nous sommes au siècle des Lumières, et les ouvrages de Diderot, Rousseau et Voltaire véhiculent les nouvelles idées. Le « Rêve » est donc connu, et la province réclame une nouvelle édition. Le « président » fait alors tronquer le texte, supprimant son nom et ceux de ses amis en les remplaçant par des noms de village ; mais l'auteur, avant sa mort,

avait donné à ses amis des exemplaires du « Rêve » véritable, en plus de ceux qu'il avait déposés à la bibliothèque des manuscrits. Et c'est ainsi que, transmis par le comte de Lons et sa descendance, ce texte nous est parvenu, jusqu'à sa dernière édition, en 1841, par *Les amis du Château de Pau* [12].

A la lecture de ce texte (présenté dans l'annexe 1), il n'est pas possible de percevoir clairement la motivation de l'abbé Puyoo pour écrire ce pamphlet. S'agit-il de la volonté de propager les nouvelles idées progressistes, annonciatrices de la Révolution ? Ou au contraire, s'agit-il de l'œuvre d'un souverainiste, soucieux de la « pollution » apportée par les roturiers fortunés ? En tout état de cause, le lecteur amoureux de notre langue, en plus d'une qualité littéraire certaine, pourra goûter l'humour et l'impertinence de ce poème en vers, si caractéristique de l'esprit béarnais, et qui a traversé le temps ...

A la suite de la disgrâce de l'abbé Puyoo, son successeur comme seigneur de Pontiacq est Gratien de Mesplès, lieutenant-colonel du régiment Dauphin, admis le 15 avril 1741. En 1771, la seigneurie est vendue à la famille des Cazalis, qui seront ainsi les derniers seigneurs de Pontiacq, à la veille de la Révolution.

## **Les seigneurs de Viellepinte**

A la même époque, à Viellepinte, Jean de Lasserre décède, après 40 ans de seigneurie, le 11 septembre 1754 ; son fils, encore prénommé Jean, ne lui succède que deux ans, puisqu'il décède à son tour en 1756. Comme Jean de Lasserre n'avait que deux soeurs, Marie et Ursule, les seigneurs de Viellepinte vont changer de nom à la suite du mariage, le 9 novembre 1756, entre Marie de Lasserre et Emmanuel de Cacaret, dit Lestelon, abbé laïque de Ségus, en Bigorre (dans la vallée de Batsurguère, près de Lourdes). En qualité de procureur de sa femme, Emmanuel de Lestelon est admis aux Etats du Béarn, le 16 mars 1757. De cette union naissent cinq enfants, dont deux vont marquer l'histoire de Viellepinte, Jean-François et Marie-Anne.

Au dénombrement de Maure, en 1737, la paroisse est évoquée par le nom de Bielepinte.

## **Introduction des registres paroissiaux**

*En 1667, une ordonnance, dite « Code Louis », imposait déjà au clergé la saisie des baptêmes et des mariages, mais il a fallu plusieurs décennies pour que ces dispositions soient effectivement appliquées à tout le royaume, par la déclaration du 9 avril 1736, sous le règne de Louis XV, qui impose aux curés la tenue de registres paroissiaux et précise leur contenu : c'est le début de l'état-civil.*

Enfin des informations sur la population des paroisses ! A partir de 1720, les paroisses de Pontiacq et de Viellepinte continuent à avoir le même curé, ce qui doit contribuer à les rapprocher : le curé Camau de 1720 à 1749, le curé Meyville de 1749 à 1780, et le curé Noguez (originaire de Pontiacq). Ces curés tiennent scrupuleusement les registres des baptêmes, mariages et décès, jusqu'à leur remplacement par les actes d'état-civil, en 1792. Aujourd'hui, numérisés et disponibles aux Archives Départementales, ces documents constituent un outil précieux pour les amateurs de généalogie.

## **La « Fabrique » et la vie religieuse**

*A cette époque, au sein d'une communauté paroissiale catholique, la collecte et l'administration des fonds et revenus nécessaires à la construction puis l'entretien des édifices religieux et du mobilier de la paroisse, sont effectués au sein d'un « Conseil de Fabrique », c'est-à-dire un groupe d'administrateurs élus (désignés aussi par le terme de « marguilliers » ou « fabriciens »), prenant la relève des abbés laïques ; les revenus de la Fabrique proviennent des quêtes et offrandes, et aussi parfois de la location des places de bancs dans l'église [9].*

Les églises font l'objet de grandes transformations. A Pontiacq, l'église Saint-Pierre reçoit une importante restauration en 1744 (date figurant sur le portail). L'église Saint-Paul de Viellepinte bénéficie de plusieurs ornements de grande valeur : un tabernacle et des chandeliers d'autel, dûs à Pierre Caron, sculpteur à Lescar, et plus tard (1760-1780), un ensemble comportant un maître-autel, un rétable et un confessionnal attribué à un certain Carroyat.

Jean Marque, premier jurat, installe la « Fabrique de l'église de Pontiacq », en 1783, alors que le desservant de la paroisse - terme utilisé le plus couramment - est l'abbé Noguez.

En dehors des églises, il est difficile de savoir où se tiennent les responsables politiques sous l'Ancien Régime. Il y a fort à parier qu'à Pontiacq c'est le « château » actuel, déjà référencé par Marie-Louise d'Artiguelouve comme datant du moyen-âge, qui sert de résidence aux (rares) séjours des seigneurs du village. A Viellepinte également, le « château », devenu plus tard la maison Lestelou, a sans doute de tous temps abrité les seigneurs. En tout état de cause, ces informations mériteraient d'être confirmées ...

## **Construction de la route Morlaas – Vic-Bigorre**

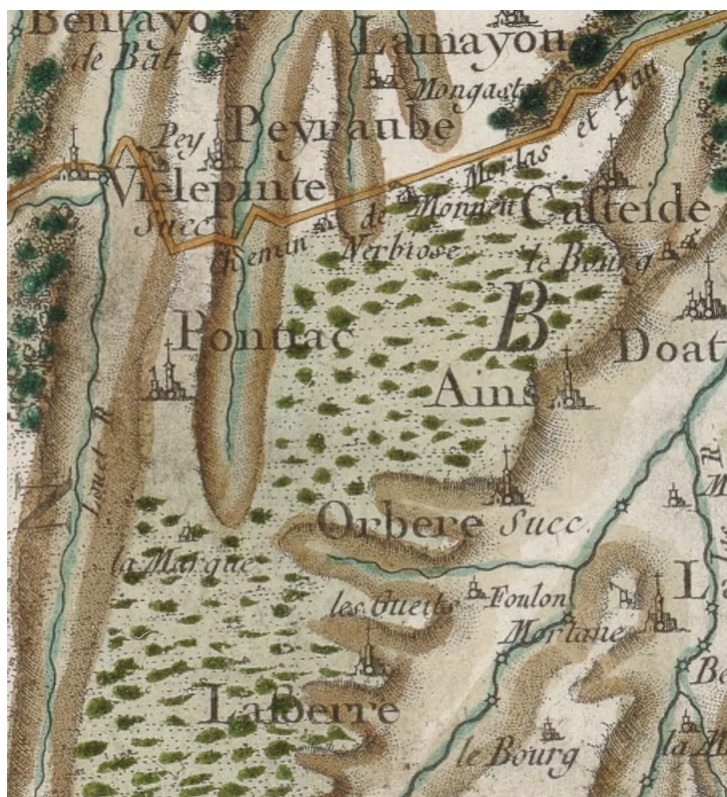
En 1760, les Etats du Béarn commandent à l'intendant d'Etigny l'étude d'une route reliant la région du Vic-Bilh à la Bigorre. Les commissionnaires nommés, après de longues discussions, décident d'un tracé par le « bas Vic-Bilh », c'est-à-dire, au départ de Saint-Jammes, un passage par les côtes de Gabaston, Baleix, Maure, Viellepinte et Casteide. Pour le financement, toutes les communes qui ont été consultées sont mises à contribution, même celles qui s'étaient opposées au projet. C'est pourquoi, en 1764, les jurats de Montaner et du haut - Vic\_Bilh adressent à l'intendant un mémoire, dont l'argumentaire précis est rapporté dans l'ouvrage de l'abbé Marseillon [ ], demandant la suspension du projet. Ce rapport, transmis par le subdélégué Sallenave au baron de Denguin, conduit à une réponse de ce dernier qui entérine le tracé, indiquant notamment que les travaux sont bien avancés, ainsi que les accords passés avec la partie bigourdane. C'est donc depuis cette époque que la route Morlaas-Vic, l'actuelle Départementale 7, traverse le territoire de Viellepinte, et va devenir pour ses habitants la voie d'accès privilégiée pour se déplacer à Pau ou à Tarbes.

## **Première carte géographique**

*En 1746 le roi charge César-François Cassini de Thury de l'élaboration d'une carte représentant l'ensemble du royaume. Ce travail gigantesque, poursuivi par son fils Jean-Dominique, se déroule entre 1756 et*

1815, et va conduire aux « cartes de Cassini », premières cartes topographiques et géométriques, c'est-à-dire basées sur des relevés « précis » (du moins pour l'époque).

Les relevés de la carte de notre secteur (planche d'Auch) sont effectués entre 1766 et 1767, et cette carte est publiée vers 1771, ce qui explique qu'y figure la route Morlaas - Vic-Bigorre. On dispose pour la première fois d'une visualisation de l'espace de ce temps-là, complétant les informations qui n'étaient jusque-là relatives qu'à la population.



Extrait de la carte de Cassini de la région de Pontiac et Vielepinte

Ces cartes relèvent plus d'un tracé manuel que de mesures précises. Toutefois, on y distingue bien les cours d'eau, le Louet, l'Ayza et même le ravin de la Chourotte à Lamayou, les parties boisées et la position des églises. Le symbole utilisé pour le représenter montre que le plateau au Sud de la nouvelle route était principalement occupé par des landes.

## **Les « Terriers » et la vie agricole**

*Au XVIIIème siècle, les « terriers » sont des registres contenant les lois et usages d'une seigneurie, le nom des propriétaires et leurs redevances et obligations. Ancêtres du futur cadastre, considérés comme la fiscalité de l'Ancien Régime, ces terriers sont fortement contestés à la veille de la Révolution, qui ordonnera leur destruction officielle en 1792. Heureusement, des copies ont été conservées ; disponibles aux Archives Départementales, elles constituent également de précieux outils de recherche sur l'origine des propriétés d'un village.*

L'alimentation des populations rurales est encore fragile et très dépendante des catastrophes naturelles : on rapporte qu'en 1773, une épizootie entraîne la disparition de presque tous les troupeaux de bêtes à cornes, que de nombreux orages détruisent les récoltes en 1778, et que la disette subsiste encore en 1789. Heureusement, la situation va évoluer favorablement grâce à une nouvelle culture, celle de la pomme de terre, un tubercule importé du Pérou et introduit vers 1780 par Antoine-Augustin Parmentier, pharmacien aux armées, et qui connaît un rapide développement dans le royaume de France, à la suite d'un diner célèbre, à base de pommes de terre, commandé par le roi.

Malgré la pauvreté, c'est à cette époque qu'on assiste à la construction des premières grandes fermes. Jusque-là, la plupart des maisons ne comportaient qu'un rez-de-chaussée, surmonté d'un grenier. Grâce à la découverte de la chaux hydraulique et à la prolifération des galets provenant de l'époque glaciaire, certains propriétaires (souvent des jurats) entreprennent la construction de grandes fermes-cour, formées par une maison et des dépendances, et accessibles par une entrée unique. A Pontiacq, la plus importante de ces constructions est certainement l'« oustau » Nogues, occupé par une grande famille qui donnera plusieurs maires à la commune et plusieurs prêtres à l'église. A Viellepinte, une construction équivalente est la

ferme Clos, appartenant à une famille liée par mariage d'ailleurs avec la famille Nogues. Ces deux grandes propriétés ont la particularité d'être, encore à l'heure actuelle, dans un état de conservation remarquable,

Pour assurer la pérennité de ces maisons « casalères », cellules de base de la société rurale béarnaise, dirigées par un « cap d'oustau », les individus eux-mêmes s'effacent devant la structure collective: ainsi, à les nouveaux gendres perdent leur nom patronymique au profit de celui de l' « oustau ».



*L'ostau Nogues (aujourd'hui maison Poulot)*

## **Les ferments de la révolte**

*A la suite de la guerre de 7 ans (1756-1763) entre la France et le Royaume-Uni, leurs alliés et leurs colonies (guerre souvent désignée par « première guerre mondiale », parce que le théâtre des opérations est non seulement toute l'Europe, mais aussi l'Amérique du Nord et l'Asie), le royaume de France est ruiné, et le gouvernement impose de nouveaux impôts très impopulaires dans les provinces.*

Le climat de grogne va encore s'alourdir lorsqu'en 1774, les jurats de Pontiacq et de Viellepinte, comme les autres seigneuries du Montanerès, reçoivent une lettre de l'intendant d'Etigny, les informant qu'ils sont

dépouillés du droit d'être leurs magistrats, en d'autres termes que le droit d'élection, en usage depuis plusieurs siècles, est remis en cause. Un « maire » (c'est la première fois que ce terme est utilisé) sera nommé par le roi (Louis XVI) ou son représentant, pour assurer les fonctions occupées actuellement par le premier jurat, qui était élu pour 2 ans. Durant les années qui suivent, ces nouveaux officiers municipaux, en général des notables désignés pour une durée indéterminée, font preuve d'une telle incompétence, notamment dans la gestion des fléaux qui frappent les villages, que, en 1789, dans son article XII, le cahier des doléances des délégués des Etats du Béarn aux Etats Généraux de Versailles réclame leur suppression, le rétablissement des « fors » et même le retour à l'indépendance du Béarn.

## **LA REVOLUTION**

*La Révolution Française éclate, ouvrant une période de bouleversement, sans doute le plus radical et le plus rapide de l'histoire de France.*

Un « club politique », lieu d'échanges sur la conjoncture des évènements, est créé à Pontiacq []. Par décret du 2 novembre 1789, les biens ecclésiastiques sont mis à la disposition de la nation, tandis que les Fabriques demeurent administrées comme antérieurement ; c'est pourquoi la réunion du 31 janvier 1790, à Pontiacq, est consacrée à l'inventaire des biens en vue de leur déclaration aux autorités du district.

*En 1793, suite à la fuite du roi Louis XVI et à son arrestation à Varennes, la situation se durcit, et la France révolutionnaire est engagée sur tous les fronts, contre le reste de l'Europe.*

Le village, éloigné des zones de conflit, n'est pas soumis aux exactions des troupes étrangères, mais le conseil municipal doit faire face aux réquisitions de l'armée française, qui sont souvent évoquées lors des assemblées communautaires. Partout c'est l'heure des règlements de comptes, en particulier avec la noblesse et le clergé, qui ne faisaient qu'un à l'Assemblée du Béarn dans l'Ancien Régime, contre le Tiers Etat.

*Par décret du 12 juillet 1790, l'Assemblée nationale constituante vote la « Constitution civile du clergé », qui, dans ses grandes lignes, transforme le statut des religieux en celui d'officiers civil « citoyens-*

*fonctionnaires », rémunérés par l'Etat. Les menaces de contre-révolution conduisent l'Assemblée à voter, le 26 novembre 1790, un « serment obligatoire » que doivent prêter tous les évêques et prêtres dans les premiers mois de l'année 1791, ce qui conduit à une situation de schisme entre clergé constitutionnel (environ la moitié des prêtres) et clergé réfractaire (la quasi-totalité des évêques et l'autre moitié des prêtres).*

Les prêtres réfractaires font à nouveau l'objet d'une sévère répression sous la Terreur, avant que la séparation de l'église et de l'Etat soit instaurée, en 1794. Une des conséquences de cette situation est l'absence de registres d'actes de baptêmes, mariages et décès pendant une douzaine d'années, à laquelle s'ajoute la destruction de registres civils, le plus souvent par des incendies, ce qui rend difficile l'établissement de la généalogie de ceux qui sont nés ou se sont mariés à cette époque.

A Pontiacq, Dominique Nogués, enfant du pays et vicaire de Bentayou en 1789, rentre dans sa famille à l'époque de la Terreur ; par la suite, il sera nommé curé de Momy, où il décède en 1835. A Viellepinte, Jean-François (?) de Lestelon, seigneur et prêtre admis aux Etats du Béarn en 1788, doit se cacher dans le pigeonnier du château pour échapper aux gendarmes, et il est arrêté à la suite d'une dénonciation, ce qui témoigne de la grande tension sociale du moment, même dans les villages les plus reculés. Il parvient toutefois à s'en tirer, puisque, à la suite du Concordat, il est non seulement desservant de Pontiacq et Viellepinte, mais aussi maire de Viellepinte ! Ce Concordat, signé en 1801 par le pape et le premier consul Napoléon Bonaparte, rétablissant le culte en France, est reconnu comme loi d'Etat en 1802.

Sur le plan administratif, Pontiacq et Viellepinte deviennent des « municipalités ». Un conseil général de commune est élu, désignant comme responsable un « officier d'état-civil » : Jean Marcarie à Pontiacq, et Arnaud Bibé à Viellepinte, sont les premiers à occuper ce poste. Par la suite, la responsabilité municipale incombe à un « maire ». Ainsi, à Pontiacq, le premier élu sera Bertrand Nogues (1795 – 1796), suivi par Isaac Nogues (1796 – 1798), Dominique Nogues Fils (1798 – 1808), Cazalis Fils (1808 – 1817). A Viellepinte, Jean Clos-Manescau est le premier maire (1793 – 1796), suivi par Arnaud Bibé (1796-1797). Les tensions sont quelque peu apaisées, la Révolution a fait place au Directoire, et Jean-François Lestelon, au prix de l'abandon de sa particule et d'une légère modification patronymique, devient maire à son tour de 1797 à 1804, avant de laisser sa place à Baptiste Bibé

(1804-1816). Dès 1803, le Code Civil, instauré par Napoléon, permet de disposer à nouveau de toutes les pièces d'Etat-Civil nécessaires, qui sont maintenant établies en mairie sur des cahiers publics.

## **19 ÈME SIÈCLE : DE L'EMPIRE A LA REPUBLIQUE**

*Traversé par une vie politique extrêmement tumultueuse, ce siècle est celui de l'organisation des bases de la société moderne, de l'industrialisation et de l'urbanisation, et des conflits sociaux, mais aussi, paradoxalement, celui de la colonisation.*

### **Le Premier Empire**

En 1801, dans le Bulletin des Lois, le nom de nos deux communes est encore modifié : il s'agit maintenant de Pontiac et de Vielle-Pinta.

En 1802, l'archidiaconé de Montaner est supprimé et transformé en doyenné, rattaché au diocèse de Bayonne.

Les guerres napoléoniennes, pratiquement incessantes sous le premier Empire, doivent paraître bien lointaines aux habitants, mais les jeunes gens n'échappent pas aux conscriptions de la Grande Armée. A la suite d'un tirage au sort, ceux qui ont un mauvais numéro doivent partir pour une période de 5 ans, mais les plus fortunés peuvent encore s'acheter un remplaçant. Après la désastreuse campagne de Russie, les besoins en hommes sont de plus en plus importants, et pratiquement tous les conscrits sont concernés, ce qui rend l'armée très impopulaire au sein de la population.

Pourtant, au printemps 1814, à la veille de l'abdication de Napoléon, la guerre va brutalement se rapprocher ; il s'agit de ce que l'on a appelé la « campagne des sans-souliers », c'est-à-dire la guerre entre l'armée du maréchal Soult revenant d'Espagne et les troupes coalisées commandées par le général anglais Wellington. Après les durs combats du Pays basque menés durant l'hiver 1813-1814, les coalisés sont maintenant à Orthez et Aire-sur-Adour ; en provenance du Vic-Bilh, le cantonnement de l'artillerie française s'établit à Viellepinte le soir du 18 mars, puis, le lendemain, le maréchal Soult, qui a installé son état-major à Momy, ordonne aux divisions Clausel et Reille de rallier la grande route entre Tarbes et Pau par le chemin du plateau

de Ger, une « simple piste, défoncée et très difficile, entraînant la perte de nombreux chevaux d'attelage ... » [ 11 ] . Le même jour (19 mars 1814), les violents combats de Vic-Bigorre permettent aux coalisés de forcer le passage vers Tarbes et Toulouse. On peut imaginer ce que représente le passage de plusieurs milliers d'hommes aguerris et affamés dans de si petits villages, qui ont sans doute mis plusieurs mois à retrouver leur équilibre.

*Malgré les violents combats de Vic-en-Bigorre du 20 mars, les Français, débordés par le nombre, devront laisser l'armée coalisée du général Wellington prendre Tarbes et poursuivre sa route vers Toulouse, avant que l'abdication de Napoléon ne mette fin à ces combats inutiles, le 4 avril. Cet épisode guerrier aura pourtant une conséquence inattendue, car la venue de l'armée anglaise dans le Sud-Ouest provoquera, la paix revenue, l'arrivée de nombreux britanniques fortunés, attirés par la douceur du climat, et qui construiront à Pau ces somptueuses villas qui font encore la renommée de la capitale du Béarn.*

Les conditions climatiques sont exécrables et ont entraîné un grand état de pauvreté ; on sort d'une année 1813 exceptionnellement pluvieuse, qui a pourri les récoltes sur place. L'année 1816 sera d'ailleurs encore plus catastrophique ; l'influence de l'éruption du volcan du mont Tambora sur la météorologie mondiale va entraîner plusieurs années de famine dans toute l'Europe.

Les « Fabriques » sont devenues des établissements publics du culte, par décret du 30 décembre 1809, et leur conseil doit comprendre maintenant le maire, le curé, et 5 à 9 membres élus. Ainsi, le 10 novembre 1812, la Fabrique de l'Eglise de Pontiacq reprend ses activités, sous la houlette du maire Jacques Cazalis, et du curé, Jean-François Lestelon ; l'état des comptes fait apparaître qu'une bonne partie des biens ecclésiastiques ont été vendus pour faire face aux différentes réquisitions.

## **Pierre Dartigues, officier de santé**

Depuis la loi du 8 juillet 1793, la profession médicale est répartie entre « chirurgiens » et « officiers de santé ». Le 10 mars 1803, est précisé et institutionnalisé ce corps d'Officiers de Santé : il s'agit d'une profession médicale pratiquée sans avoir le titre de docteur en médecine. Les études sont moins longues, mais les actes médicaux prescrits sont limités, et le diplôme est validé par un jury départemental, à l'issue de trois ans d'études ou de six

ans d'apprentissage auprès d'un docteur. Ces officiers exercent essentiellement en milieu rural ; ils sont proches des habitants, dont ils se font comprendre parce qu'ils parlent aussi leur langue locale.

Pierre Dartigues, fils de Jean Dartigues, chirurgien, est un de ces officiers de santé qui exerce à Pontiacq ; il visite et soigne ses concitoyens et les villageois des communes proches dans la maison du (presque) même nom que lui, la maison Lartigues d'aujourd'hui. Son fils - également prénommé Pierre - lui succèdera, avant que cette profession ne soit plus autorisée, en 1892.

Il nous a laissé, dans le grenier de la maison, un ouvrage de médecine du 18<sup>ème</sup> siècle et le journal de suivi de ses patients, un document qui apporte un éclairage émouvant sur la vie de la commune à cette époque.

## **Code Civil et cadastre napoléonien**

*Dès le début de la Révolution, l'Assemblée Constituante, le 5 octobre 1791, définit les règles d'une nouvelle contribution foncière qu'elle juge plus juste que celle des terriers, qui sont abolis. A cette fin, elle autorise les départements à procéder, à la charge des communes, à un levé de plan parcellaire : le premier « bureau de cadastre » est créé.*

Publié le 21 mars 1804, le Code Civil regroupe les lois relatives au droit civil concernant les personnes de nationalité française et leurs biens. En prolongement du Code, Napoléon considère que le cadastre constitue, en plus d'un outil fiscal, une garantie de la propriété privée, et la loi du 15 septembre 1807 lance l'élaboration d'un plan cadastral national, comportant plus de cent millions de parcelles. Les relevés sur le terrain, réalisés par des commissions qui définissent par la même occasion les limites des communes, ont lieu vers 1836.

Le cadastre de Pontiacq, validé par Minvielle le 8 novembre 1836, comporte deux feuilles :

- la feuille dite « de l'Eglise », découpée en 6 quartiers : Bareillats, Foriou, Lascabannes, Lascoumes, Marque et Testarous

- la feuille dite « du Bois », découpée en 4 quartiers : L'Eglise, Louit, Palay, Pouey

Le cadastre de Viellepinte, validé par l'ingénieur Dulaurier, comporte également deux feuilles :

- la feuille dite « du Village », découpée en 4 quartiers : Deus Tindes, La Coste, Larribère et Poey de Maure
- la feuille dite « du Bois », découpée en 4 quartiers : Boscq-Darré, Deus Baradats, Cascarre, Couet

Le découpage territorial des communes voisines amène à quelques curiosités. Ainsi, les limites des communes de Pontiacq, Lamayou, Casteide et Montaner se rencontrent en un même point. Cette singularité est matérialisée par une borne, dite « pierre des quatre maires », encore visible de nos jours. Viellepinte, de son côté, a aussi son « quadripoint » (terme utilisé par les géographes), au moulin dit « de Menjolou », sur le Louet Darré, où la commune rencontre Maure, Villenave-près-Béarn et Escaunets.

La nouvelle administration est complétée par l'obligation pour les communes de tenir désormais les registres des naissances, mariages et décès (décret de l'Assemblée Constituante du 20 septembre 1792), sans pour autant interdire les registres religieux.

## **Sous la Restauration**

*A la suite de l'épisode des Cent Jours et du désastre de Waterloo en 1815, le roi Louis XVIII rentre en France, et c'est le début de la Restauration, marquant le retour du régime monarchique, qui saura tout de même conserver un certain nombre d'acquis de la Révolution et du Premier Empire, telles que la nouvelle organisation administrative. Seuls les noms sont changés, et ainsi naît le « parsan » du Montanérès, dirigé politiquement par un Procureur du Roi.*

Ce poste est occupé par Dominique Menvielle, notaire à Peyraube (actuelle maison Ruzailh), et époux d'Anne de Casalis. Le couple a (au

moins) trois enfants : Jeanne, Jean-Baptiste et Jean-Jacques-Lambert de Menvielle, qui ont récupéré la particule liée à l'ancien statut de leur mère. Jean-Jacques-Lambert et son frère Jean-Baptiste vont épouser deux sœurs, respectivement Marguerite-Françoise-Luce et Marie-Joséphé-Isabelle, filles du marquis Pujo de Lafitole, résidant à Pontiacq (mais où ?). Tous les deux sont notaires, comme leur père, et ils se partagent les études : Jean-Jacques-Lambert s'installe à Monségur où il fonde une famille nombreuse, tandis que Jean-Baptiste prend l'étude notariale de Bédeille.

C'est à cette époque que ce dernier décide de construire un château à Pontiacq, sur les vestiges de l'ancienne demeure féodale plusieurs fois référencée par le passé, et dont il ne reste qu'une ancienne motte rasée entourée de fossés (dénombrés par Marguerite d'Artiguelouve en 1676), au cœur d'un parc aux arbres séculaires. Le nouveau bâtiment, rapidement construit pour les moyens de l'époque en galets revêtus d'un enduit partiel, composé d'un étage carré, d'un étage en surcroît et d'une tour carrée côté Ouest, est recouvert d'un toit en ardoises, et il comporte une vingtaine de pièces. C'est là que naissent les enfants de Jean-Baptiste et Marie-Joséphé, parmi lesquels Jean Joseph Xavier Oscar (en 1828), et Berthe de Menvielle.

En 1824, plus d'élections municipales, c'est le Préfet qui nomme Jean-Baptiste de Menvielle maire à Pontiacq ; celui-ci doit jurer fidélité au Roi Louis XVIII, obéissance à la Charte Constitutionnelle et aux lois du Royaume. Se succèdent ensuite à la mairie Pierre-Paschal Noguez (1826-1832), Jean Hors-Hourcade (1832-1843) et de nouveau Pierre-Paschal Noguez (1843-1844). A Viellepinte, Raymond Cantonat, qui était maire depuis 1814, conserve son mandat jusqu'en 1830, puis cède la place à Dominique Hourtolou, qui sera le dernier maire de Viellepinte.

Sur le plan religieux, Jean-François Lestelon, devenu doyen de Montaner, meurt à Viellepinte, le 23 février 1838, à l'âge de 76 ans, et il est enterré sous le porche de l'église Saint-Paul. On lit encore sur sa tombe l'inscription suivante, qui témoigne de la popularité et de la forte personnalité qu'on lui prête : « *Ci-git Jean-François de Lestelon, desservant de Pontiacq, doyen du canton de Montaner. Les pauvres le pleurèrent* ».

Il est remplacé comme desservant des deux paroisses par François Pon, installé le 24 octobre 1836, puis par Jean-Baptiste Forcade, le 23 novembre 1838. Le cahier des délibérations de la Fabrique fait état de l'achat d'un presbytère par une procédure complexe, en 1836, et de l'érection (c'est

le terme consacré) d'un chemin de croix à l'église par l'abbé Jean Noguez, curé de Beuste, originaire de Pontiacq, le 8 juin 1840. Ce prêtre, le neveu de l'abbé Dominique Noguez déjà cité, marquera cette époque : desservant de Beuste (1834) et de Mirepeix (1849), ses obsèques, en 1871, sont suivies par une grande foule et font l'objet d'un éloge dans le *Mémorial des Pyrénées*, témoignant de sa grande bonté et de la popularité qu'il avait acquise.

## **Un destin commun : naissance de la commune de Pontiacq-Viellepinte**

Le 25 juin 1844, les communes de Pontiacq et de Viellepinte sont rattachées, pour constituer la commune de Pontiacq-Viellepinte (Pontiac-Vièlapinta en béarnais), par l'ordonnance 11.421 du roi Louis-Philippe. Cette décision correspond à une volonté politique forte, puisqu'elle fait partie d'une longue liste de rattachements dans la région : ainsi naissent Sedze-Maubecq, Bentayou-Sérée, Samson-Lion, Castéra-Loubix ...

Le plan cadastral napoléonien de Pontiacq-Viellepinte est édité en rassemblant les feuilles des deux communes, produisant les sections A,B,C,D, auxquelles est ajouté un tableau d'assemblage. Actuellement numérisés et disponibles aux Archives Départementales, ces documents permettent au lecteur d'avoir une vision précise de l'espace en ce temps-là. La configuration du village apparaît relativement proche de sa configuration actuelle et les tracés des chemins y sont d'une remarquable précision ... Le lecteur intéressé, ou le promeneur curieux des vestiges du passé, pourra y rechercher ([earchives.le64.fr/cadastrre-search-form.html](http://earchives.le64.fr/cadastrre-search-form.html)) les maisons de l'époque maintenant disparues : Biraben, Couloumes, Flouquet, Laborde, Seris, Tisné (section A), Croucan, Grange, Laborde, Malé, Marchan, Moulié, Pillardou, Tisné (section B), Bayle, Bibé, Cazaux, Herran, Lacouhertere (section C), et Hourtolou (section D).

Les premières années de la nouvelle commune ont sans doute fait l'objet de débats animés au sein du conseil municipal, lesquels ont abouti à plusieurs compromis, dont certains ont perduré jusqu'à nos jours : une place d'adjoint au maire est réservée au premier représentant de Viellepinte, les élections municipales sont organisées par un vote séparé, sur des listes séparées, comportant un nombre d'élus préalablement fixé. Le premier maire

de la nouvelle commune est Pierre-Pascal Noguez, qui poursuit son mandat jusqu'en 1852.



*Plan d'assemblage du cadastre de Pontiacq-Viellepinte*

L'implantation des bâtiments publics est aussi partagée : à Pontiacq la mairie, à Viellepinte l'installation d'un bureau de poste (le bureau n° 747, tenu par Paule Laurens à la maison Planterose) et la perception des impôts (à la maison Lestelou).

## **Le Second Empire**

*En 1851, à Paris, Louis-Napoléon Bonaparte réalise un coup d'état et prend le pouvoir : c'est le début du Second Empire.*

La population a augmenté, atteignant son plus haut niveau historique. Pour donner une idée, en 1858, Charles de Picamilh, dans ses « *statistiques des Basses-Pyrénées* », signale que Pontiacq-Viellepinte compte 349 habitants et que les personnalités du moment y sont M. de Menvielle, chatelain de Pontiacq, Paul Latorte, chatelain de Viellepinte et percepteur des impôts, et Pierre-Pascal Noguez, le maire de la commune. La commune dispose même d'un commissariat de police, qui sera supprimé par décret quelques années plus tard, en 1866.

La fortune et l'influence de la famille de Menvielle s'accroissent, comme c'est le cas de la plupart des notables sous le second Empire. L'ainé des fils de Jean-Baptiste de Menvielle devient juge au tribunal de Pau; son frère Oscar, notaire comme son père, qui a pris sa suite à l'étude de Bédeille, s'installe dans la demeure familiale. C'est le début de la grande époque du château de Menvielle, qui emploie de nombreux habitants de la commune comme femmes de chambre, cocher ..., et c'est aussi le début des ambitions politiques.

Le département des Basses-Pyrénées est désormais géré par un Conseil Général. L'ainé des Menvielle brigue le mandat de conseiller général du canton de Montaner, qu'il obtient en 1849. Aux élections de 1871, son frère Jean Joseph Xavier Oscar (qui se fait appeler Oscar de Menvielle), lui succède, à la suite d'une campagne plutôt animée. Son concurrent à l'élection n'est en effet autre que ... Jean-Félix-Ferdinand de Menvielle, son cousin germain, fils de Jean-Jacques-Lambert, notaire à Monségur, puis à Lamayou (à Peyraube plus exactement) ! Il faut un point spécial de l'ordre du jour du Conseil Général des Basses-Pyrénées dans sa session ordinaire de 1871, pour arbitrer la « guerre des Menvielle » : les accusations de trafic d'influence par le frère de son concurrent, avancées par Ferdinand, ne sont finalement pas prises en considération, et, compte-tenu de l'écart important de voix en faveur d'Oscar (991 contre 256), son élection est validée : il siège donc au Conseil Général jusqu'en 1877. Parallèlement, il est maire de Pontiacq-Viellepinte durant 25 ans, de 1854 à 1879, l'année où, sans héritier, il se marie, en février, à 51 ans, avec Elizabeth Labansat, de Lamayou, et il décède trois mois plus tard.

L'école à Pontiacq-Viellepinte est hébergée dans une dépendance de la maison Larribé. Jean Larribé, instituteur, né en 1809, y accueille les enfants entre les années 1850 et 1870

## Sous la III<sup>ème</sup> République

*La guerre de 1870 éclate. A la suite du désastre de Sedan, le 4 septembre, la 3<sup>ème</sup> République Française est proclamée, ouvrant la voie à une ère nouvelle, pendant laquelle la paix et le développement industriel vont apporter les moyens de créer des institutions identiques dans tout le pays, en particulier l'école communale, garantissant à tous une éducation minimale.*

C'est surtout le beau-frère d'Oscar de Menvielle, son successeur au Conseil Général, qui est l'homme politique de Pontiacq-Viellepinte le plus connu. Fils de Paul Carene, conseiller à la Cour de Pau, Léon Carene, procureur Impérial d'Oloron, épouse Berthe de Menvielle et rentre ainsi dans le cercle des notables du canton de Montaner. Elu conseiller général des Basses-Pyrénées en 1877, sous la III<sup>ème</sup> république qui a été proclamée en 1870, il va y siéger durant 24 ans, période durant laquelle il s'illustre dans de nombreuses séances par ses prises de position résolument conservatrices ; brillant orateur, il se fait notamment à plusieurs occasions le pourfendeur de l'école publique. Il est également le président très actif de l'Action Française pour le secteur du Béarn et de la Soule. Sur le plan professionnel, il prend la suite de son beau-frère Oscar, à la suite du décès de ce dernier, en 1879, à l'étude notariale de Bèdeille, qu'il occupe jusqu'en 1917 ; il s'installe avec sa femme au château de Pontiacq, mais, malgré sa notoriété à l'échelle départementale, son passage à la mairie de Pontiacq-Viellepinte est bref (1884-1886).

Durant ces années, la Fabrique, qui est devenue la « Fabrique de Pontiacq-Viellepinte », valide l'installation de plusieurs desservants de la paroisse : Jean-Pierre Luqué succède à Jean-Baptiste Forcade le 27 octobre 1852, puis, c'est le tour de Jean-Pierre Duron (26 septembre 1854), de Jean-Pierre Lahourcade (5 juillet 1859), de Jean-André Pécaut (22 décembre 1871) et de Jean Couloumat (1<sup>er</sup> aout 1881). A plusieurs reprises, des travaux sont entrepris au presbytère, mais, par manque de moyens, la commune finit par acheter le bâtiment en 1893.

Entre la création de la commune et la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, les maires de Pontiacq-Viellepinte sont ainsi Pierre-Pascal Noguez (1844-1852), Dominique Hourtolou (1852-1854), Oscar de Minvielle (1854 – 1879), Pierre Mounicou (1879 – 1884), Léon Carene (1884 – 1886), Bernard Poulot (1886 – 1896) et Pierre Hors-Hourcade (1896 - 1900).

Suite aux lois Ferry sur l'Education Nationale en 1881-1882, la principale préoccupation des conseils municipaux va concerner l'établissement et le maintien d'une école mixte conforme aux principes de la République. L'Etat se charge de former les instituteurs, mais le problème des locaux reste à la charge des communes. A Pontiacq les cours sont assurés entre 1870 et 1890 par Vincent Grand (maison Baqué), nommé à Pontiacq-Viellepinte après un début de carrière à Montaner. Où se passent les cours ? probablement toujours à la maison Larrivé, mais il n'a pas été possible de le confirmer. Vincent Grand poursuivra ses fonctions de secrétaire de mairie après sa mise à la retraite, jusqu'en 1894. A Viellepinte, les enfants sont hébergés dans le porche de l'église, où une cheminée est construite pour la circonstance ; cette cheminée est encore visible de nos jours. L'institutrice (d'après les souvenirs de ma grand-mère) habite la maison Cazaux.

Après plusieurs années de ce fonctionnement séparé, en 1892, un emprunt de 6660 francs est voté pour le lancement de la construction d'une salle de classe et d'un préau, rassemblant cette fois tous les écoliers de Pontiacq-Viellepinte. Relayés par une aide du Conseil Général, les travaux, menés sous la responsabilité de l'architecte M. Pécarrère, de Lamayou, vont se dérouler de 1893 à 1895, date de la première rentrée, faite vraisemblablement sous la houlette de l'instituteur Jean-Pierre Birou.

Le Certificat d'Etudes Primaires – le « certif » - est institué en 1866 et il perdurera durant 120 années. C'est la porte de sortie des études pour la plupart des élèves, mais aussi un critère d'avancement pour les enseignants. Les épreuves se déroulent au chef-lieu du canton, c'est-à-dire à Montaner, en fin d'année scolaire : départ dès l'aube des enfants transportés par certains parents et leur instituteur (ou institutrice), répartition dans la salle d'examen, dictée, rédaction, problèmes de robinets et d'horaires de train, angoisse avant la publication des résultats, et enfin retour à la nuit tombée, concluant cette journée riche en émotions ....

Les autres édifices publics font l'objet de réparations et de restaurations, mais par manque de moyens, les travaux sont limités : Saint-Pierre de Pontiacq en 1860, Saint-Paul de Viellepinte en 1872. Ce n'est qu'en 1895 que l'église de Pontiacq subit de réelles améliorations, avec la restauration des murs et du clocher, suivie de la pose de la voûte lambrissée actuelle, toujours sous la responsabilité de l'architecte Pécarrère. Quant à la maison presbytériale, la situation foncière est éclaircie, et elle devient propriété effective de la commune en 1893.

Plusieurs autres réalisations sur le territoire de la commune, initiées par les administrations respectives des Ponts et Chaussées, des Impôts et des Postes, vont accroître l'influence de la commune dans la région : en 1858, les deux ponts de Viellepinte, sur la route Pau-Vic, sont élargis ; en 1875, la perception des impôts est installée à Viellepinte, qui devient le siège de la perception du canton de Montaner ; en 1897, une messagerie régulière par voiture est instaurée entre les bureaux de poste de Vic et de Viellepinte pour accélérer le transport et la diffusion des dépêches.

A la suite de la suppression progressive, par le gouvernement républicain, des exemptions et du tirage au sort, le « conseil de révision », qui s'adresse désormais à tous les jeunes hommes, devient le principal événement du recrutement militaire. Redoutée par les jeunes du village d'une même année de naissance, qui sont convoqués à la mairie de Montaner et doivent se présenter, dans le plus simple appareil, devant une assistance présidée par le préfet ou le sous-préfet, le médecin-major et tout un aéropage de militaires et d'élus du canton, cette épreuve constitue, au-delà de l'aspect militaire, un rite de reconnaissance du passage à l'âge adulte, et se termine par une fête bien arrosée, dont se souviendront toute leur vie les « conscrits » de l'année.

Sur le plan culturel local, aucune information n'a pu être recueillie sur cette période, à l'exception d'une anecdote: on rapporte que Yan Palay, tailleur à Vic, père de Simin Palay, le poète béarnais originaire de Casteide-Doat, joue en 1890 sa deuxième pièce dans la cour de la ferme du maire de Pontiacq (Bernard Poulot), et le succès est tel qu'il faut improviser une autre représentation.

## **20 ÈME SIÈCLE : LA MONDIALISATION**

*Le 20<sup>ème</sup> siècle, secoué par deux grandes guerres mondiales, suivies des guerres de décolonisation, est aussi celui de la transformation de la société rurale au profit de la société urbaine, de la multiplication des échanges mondiaux et de « progrès » techniques spectaculaires dans tous les domaines*

## La « Belle Epoque »

*Dans la continuité de l'Exposition Universelle de 1900 à Paris, qui connaît un succès phénoménal, le début du 20<sup>ème</sup> siècle laisse en France le souvenir d'une période de progrès et de fourmillement intellectuel dans tous les domaines, marquée par des réalisations d'ouvrages spectaculaires telles que la tour Eiffel ou le viaduc de Garabi, de nombreuses inventions, le développement de l'automobile et de l'aviation, entraînant l'accélération de l'industrie dans le Nord et l'Est du pays.*

Malheureusement, cette « Belle Epoque » est loin de s'appliquer au Béarn, qui connaît depuis la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, notamment en raison de son éloignement géographique des cercles de décision, une période de récession économique majeure, provoquant une émigration massive, notamment en direction de l'Amérique. Pontiacq-Viellepinte n'échappe pas à la règle et perd presque la moitié de ses habitants entre 1846 (400 habitants) et 1911 (241 habitants) !

Malgré le régime républicain, le contraste est grand entre le train de vie des notables du moment et la vie quotidienne des habitants, et également la vie d'une maison à l'autre, en ces temps où les assurances ne permettent pas de compenser la malchance, la maladie ou le malheur. Plusieurs familles sont réduites à la mendicité chez leurs voisins, comme en témoignent les nombreuses aides votées par la municipalité [15]. Ces familles sont nombreuses, et beaucoup de jeunes filles quittent le village pour aller « se placer » comme bonnes à tout faire dans les villes voisines.

Sur le plan agricole, les récoltes sont maigres, et, pour survivre et s'adapter à la demande provenant de l'industrie naissante dans le pays, la production de charbon de bois se développe.

*Il s'agit de carboniser le bois en l'absence d'oxygène, en éliminant par chauffage les fractions liquides et gazeuses pour ne conserver que le carbone. La technique la plus utilisée est celle de la « meule » : au plus près de la coupe, le bois est empilé en un tas recouvert d'une couche d'argile, que l'on enflamme ensuite. Le foyer doit ensuite être surveillé jour et nuit durant deux ou trois semaines, puis il faut démonter la meule, récupérer le charbon et recommencer... Ainsi de mai à octobre, les « charbonniers » passent le plus clair de leur temps dans les bois, à constituer et à surveiller leurs « meules », dans les conditions d'insalubrité qu'on peut imaginer.*



EN FORÊT — Montage de la meule à charbon

*Construction d'une meule de charbon de bois*

## **Pontiacq-Viellepinte à la veille de la Grande Guerre**

En 1905, la loi promulguant la séparation de l'Eglise et de l'Etat impose que les biens ecclésiastiques soient désormais gérés par des associations culturelles. Ainsi, et à la suite d'une nouvelle répartition des paroisses, naît en 1907 le « Conseil Paroissial de Pontiacq-Viellepinte-Peyraube », qui a en charge l'entretien de trois églises.

En 1914, profitant de la ligne entre Pau et Montaner qui passe à 400 mètres du bureau de poste de Viellepinte, le conseil municipal finance le tronçon qui permet de mettre en place le télégraphe.

## **La Grande Guerre**

*Finie la Belle Epoque, le cataclysme mondial de 1914 s'abat sur le pays.*

La Grande Guerre a laissé à Pontiacq-Viellepinte, comme dans la plupart des villages de France, son empreinte sanglante, en fauchant neuf de ses enfants (6 de Pontiacq et 3 de Viellepinte). C'est à Justin Pey-Bayle (maison Estoupe), maire élu depuis 1900, qu'incombe la lourde tâche de prévenir les familles de la disparition de leur fils.

Au tout début du conflit, le même jour – funeste coïncidence – le 22 août 1914, deux enfants de Pontiacq-Viellepinte sont tués sur le front de

Belgique, sans doute dans des secteurs proches l'un de l'autre : Félix Clos, fils de Félix Clos et Maria Hors-Hourcade, trouve la mort à Saint-Vincent, à l'âge de 21 ans, tandis que Joseph Pucheu, fils de Bernard Pucheu et Philomène Mounicou, caporal au 83<sup>e</sup> RI (matricule 1924), disparaît à Bertrix-Jéhonville, à l'âge de 25 ans.

Une quinzaine de jours plus tard, le 12 septembre 1914, à la suite d'intenses combats, le pont de Fismes, sur la Vesle (Marne) est repris à l'ennemi ; c'est là qu'Eloi Paquette, soldat matricule A-317558 au 12<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie de Tarbes, engagé dans la bataille de la Marne, et venant de sa lointaine vallée de Viellepinte, perd la vie...

L'hécatombe continue en 1916. Jules Manaud, fils de Jean Manaud-Lauga-Larrieu et de Madeleine Péborde, malgré ses 44 ans, est incorporé au 117<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie Territoriale ; envoyé au front pour « compenser les pertes », il est tué au cours de la bataille de Verdun, le 1<sup>er</sup> avril, à Bois-Haut, dans la Meuse. Jacques Peyrot, de Viellepinte, soldat matricule A-326432, lui, disparaît à Estrées-Déniécourt, dans la Somme, le 16 juillet 1916 ; il appartenait au 417<sup>ème</sup> RI, le même régiment qu'Edouard Coeurdevey, dont les « Carnets de guerre » [ ] donnent une idée des conditions de combat et des souffrances que ces hommes ont subi... Le 2 septembre, engagé dans la terrible bataille de Verdun avec le 212<sup>ème</sup> RI, Romain Lahonda, matricule A-316162, un voisin de Jacques Peyrot, est tué à l'ennemi, anéanti sous les bombes, à l'Est du fort de Souville (Meuse), au cours de la bataille qui a finalement décidé du sort de la guerre : ce même jour, l'état-major allemand décidait de stopper l'offensive ...

Deux autres enfants de la commune, dont il n'a pas été possible pour l'instant de retrouver la date du décès, s'ajoutent à cette liste funèbre. Charles Poulot, fait prisonnier et envoyé en Allemagne, décède au camp de Meschède, en Westphalie, victime des souffrances et des privations épouvantables imposées (voir annexe). Quant à Jean Vergez, il est tué à Lagny, dans l'Oise, village occupé par un régiment de uhlands et dont il ne restait pratiquement que des ruines à la fin du conflit.

Enfin, un an après la fin des hostilités, Joseph Cazaban, fils de Jean Cazaban et Marie Guirautanne, appartenant au 40<sup>ème</sup> RI de Pau (matricule 2462), embarqué à Salonique et dans l'armée d'Orient, décède le 11 décembre 1919, à l'âge de 35 ans, des suites de ses blessures ; il repose au Carré militaire français de Bucarest, en Roumanie.

A la mémoire de tous ces hommes, deux monuments aux morts sont construits, un monument « officiel » près du cimetière de l'église Saint-Pierre à Pontiacq et comportant les neuf noms, et un autre comportant trois noms au cimetière de Viellepinte.

De son côté, pour marquer la fin de la guerre, Jean-Marie Garassieu plante un pin parasol à l'entrée Sud du village. Cet arbre du souvenir vient de tomber, un siècle plus tard, en 2018.

14 autres « poilus » (habitants ou nés dans la commune) ont quand même survécu à la terrible épreuve :

- Maurice Clos : 18eRI, caporal fourrier
- Jean-Marie Birou : 84eRI, 38eRIC
- Vincent Paquette : en captivité à Munster (1915-1918)
- Armand Cassagnère : blessé à Courcelles, croix de guerre
- Paul Laban : blessé par éclat d'obus (1915)
- Jean-Firmin Cazenave : caporal en 1914, sergent fourrier en 1915
- Jean-Joseph Pey-Bayle : 2<sup>e</sup> Régiment du Génie
- Pierre Marcarie : blessé, 18eRI
- Paul Ninou : 277eRI, 66eRI
- Bernard Carpy : 34eRI, blessé au bois de Vaux
- Jean-Marie Lachique : 18eRI, gazé en 1918
- Jean Ducos : cité à l'ordre du 1<sup>er</sup> Bat. Pionnier
- Charles Mounicou : caporal 81eRIT
- Lucien Pelanne : engagé volontaire

En ajoutant une dizaine de réservistes (nombre difficile à identifier précisément), ce sont plus de 35 hommes qui ont été absents et ont privé de forces vives le village durant la période 1914 – 1918 ... et 9 d'entre eux n'en sont pas revenus.

*En l'absence de liste disponible dans les archives municipales, la recherche pour identifier les « poilus » de Pontiacq-Viellepinte a été menée en examinant les registres militaires de tous les garçons nés entre 1872 et 1898 ; elle peut cependant s'avérer incomplète, et nous apporterons les corrections nécessaires si une famille le souhaite ([serge.caperaa@orange.fr](mailto:serge.caperaa@orange.fr)).*

## L'Entre-deux-guerres

C'est à partir de la fin de la Grande Guerre que les jeunes de Pontiacq et de Viellepinte prennent pleinement conscience d'appartenir à une même entité. Formées sur les bancs de la même école, les amitiés se sont nouées, et désormais les rivalités entretenues par les parents appartiennent au passé.

Dans les années 20-30, le village connaît encore une grande activité. A Pontiacq, l'évènement le plus fédérateur de la commune est la messe dominicale, où se retrouvent régulièrement les gens qui ne se sont souvent pas vus de la semaine. Les conversations vont bon train à la sortie, et les hommes reprennent rarement le chemin de la maison sans aller prendre un petit « blanc » au bistrot, à la maison Barbè... Le château est maintenant occupé par Léon Carenne de Menvielle, dont la fille unique, Sybille, donne des leçons de piano.

A Viellepinte, la maison Planterose abrite la poste, d'où une dizaine de facteurs essaient le matin dans toutes les directions, pour une tournée d'une journée entière, à pied, puis plus tard à vélo. Pour se désaltérer, ils disposent de deux bistrots – pas un de moins -, l'un tenu par Marguerite à la maison Peyrouilh, l'autre par Yvonne à la maison Capera, de l'autre côté de l'église. Marguerite tient également une petite épicerie, jouxtant un quillier situé en face de l'église, où les hommes se retrouvent souvent pour une partie de quilles de neuf, suivie d'une partie de rami dans la salle du bistrot ; de l'autre côté du Loueit, la maison Paquette, à l'angle du chemin qui conduit vers la maison Larrouyat, tient lieu de bureau de tabac. On peut imaginer les rencontres incessantes et l'animation que la présence de ces commerces entretiennent, et les *abusaderas* (\*) alimentant les scènes de ménage : « *Cassayre, pescayre, quillayre a las cases dan ayre* » (Chasseurs, pêcheurs, joueurs de quilles donnent de l'air – *c'est-à-dire dilapident les ressources – aux foyers*) ...



*Départ des facteurs de la poste de la maison Planterose*

A cette époque où chaque famille fait son pain, Pontiacq et Viellepinte tirent parti de leur situation géographique pour assurer leur consommation de farine. Deux moulins co-existent, chacun à l'intersection du Loueït avec une route, le moulin de Guatarbès à Pontiacq sur la route d'Escaunets, et le moulin de Remy à Viellepinte sur la route de Pau ; ils sont composés d'une grande roue, d'un canal de dérivation passant sous les meules et d'un système d'écluses, pour la gestion du niveau des eaux et de leurs crues. On peut imaginer l'aspect des sites : des prés entretenus, un espace dégagé pour permettre l'accès aux écluses, un chemin de passage pour les charrettes, le va-et-vient des gens venant amener le grain ou récupérer la farine. L'exploitation de ces moulins et de la scierie de Viellepinte, qui avait débuté à une date qui nous est inconnue, aurait cessé vers les années 30.

En 1936, un convoi de charrettes lourdement chargées de livres et de dossiers déménage la poste à Pontiacq ; à la même époque, Félix Pottin, par la mise en place un peu partout du système d'épicerie itinérante, provoque la ruine des petits commerces de campagne et conduit à la fermeture des épiceries ...

Les produits des travaux agricoles sont écoulés au marché de Vic du samedi (marché existant, paraît-il, depuis 1620), par un vieil autobus qui

conduit jusqu'à la guinguette Ramonède, où les amours se nouent au son de l'accordéon ... amours qui doivent se conclure par le mariage, sinon gare aux charivaris ! Il est difficile à l'heure actuelle de trouver des justifications à ces traditions, qu'il faut cependant replacer dans leur contexte, hérité sans doute de ce mélange de malice et de tonicité de l'esprit béarnais, au service tout de même ici d'une cause contestable : il s'agit de soumettre à une sorte d'impôt – *d'aucuns diront de racket* – ceux qui vivent une union « illégitime », ou qui se remarient, sous peine d'être soumis, le soir venu, à un concert de klaxons, tambours, hurlements émis par des ombres entourant la maison... ombres dont la plupart d'ailleurs viennent des villages voisins, mais qui provoquent les suspicions que l'on peut imaginer de la part des victimes à l'égard de leurs voisins.

Dans le même registre, la nuit de la Saint-Jean est une nuit blanche pour les jeunes du village, qui profitent de l'obscurité pour déplacer les chars à bœufs et les portails, suspendre les volets aux arbres, entraînant toutes sortes d'histoires qui occupent les soirées d'*Espérouquère* et de pêle-porc .

Au chapitre religieux, à la suite du décès de l'abbé Couloumat en 1920, le Conseil Paroissial procède à l'inventaire de ses biens et à leur distribution selon ses dernières volontés. Il est remplacé par l'abbé Henri Charbonneau, installé le 6 février 1921. En 1926, c'est l'abbé Ramon-Gilhem, en provenance de la paroisse Saint-Joseph de Pau, un prêtre résolument moderne fondateur de l'Association Jeunesse des Bleuets à Pau, qui prend les rênes des paroisses de Pontiacq, Viellepinte et Peyraube, qu'il administrera pendant 30 ans. Pour faire suite à la restauration de l'église Saint-Pierre, les églises de Viellepinte et de Peyraube sont à leur tour restaurées entre 1927 et 1929.

La Fête-Dieu, au mois de mai, est une manifestation religieuse; il s'agit d'une procession parcourant les « reposoirs », c'est-à-dire les différentes croix qui ont été fleuries les jours précédents. Au mois de juin, c'est la communion solennelle des enfants, garçons avec leur brassard et filles avec leur robe blanche.



*La procession de la Fête-Dieu*



*Communion solennelle vers 1937*



*Ecole vers 1940*

## **La seconde guerre mondiale**

A Pontiacq, la Résistance s'appelle Julien Darribes et Jean-Baptiste Poulot. A la nuit tombée, Jean-Baptiste Poulot traverse le village endormi pour se rendre chez son cousin, à la maison Baqué ; tous se mettent à écouter attentivement les messages de la BBC émis par Radio-Londres. Et, certains soirs, le message attendu est répété deux fois : c'est pour cette nuit ! Les deux hommes passent alors à la maison Cadeillou, où Julien Darribes attelle ses bœufs, et tous cheminent, dans le plus grand silence, vers le lieu-dit « La croix des Maires » (voir annexe 3). Là, ils retrouvent leurs camarades du réseau Léon Verges de Vic, et l'attente commence. Dès le premier bruit de moteur, les feux des quatre coins du champ sont allumés : un premier passage, puis un second, et les paquets tombent du ciel. Jean-Baptiste et ses amis sont chargés d'acheminer une partie des armes vers la grange de la maison Poulot, où elles seront récupérées les jours suivants par le maquis. On peut imaginer les risques qu'ils prennent et leur angoisse, attentifs au moindre bruit ...  
*(témoignage de Georges Mulet)*

C'est à Viellepinte que l'évènement le plus dramatique se produit : l'arrestation de Jean-Firmin Cazenave par la Gestapo, faisant irruption à la maison Planterose au petit matin, et l'amenant pour une destination dont il n'est jamais revenu. Les recherches entreprises pour en savoir plus sur son rôle dans la Résistance n'ont pour le moment pas abouti, mais il est fort probable qu'il appartenait, comme ses camarades de Pontiacq, au réseau, très actif, de Vic-en-Bigorre, d'autant plus que le chef de ce réseau, Léon Vergès, était à l'époque percepteur des impôts ... à Viellepinte.

A la suite de son arrestation, il est interné au centre de détention de Royallieu, dans l'Oise, puis il fait partie du tristement célèbre « convoi des tatoués » (1700 personnes) qui a quitté Compiègne le 27 avril 1944 à destination d'Auschwitz, où il parvient le 30 avril en fin d'après-midi, et où il est tatoué, sur le bras gauche, du matricule 185242. Pour des raisons que les historiens n'ont pas réussi à élucider entièrement, le convoi repart quelques jours plus tard pour Buchenwald, en Thuringe. Les « tatoués » sont ensuite dispersés dans les camps de travail des environs. S'ensuivent plusieurs mois de souffrances et d'horreurs, dont le récit, hallucinant, continue à hanter les mémoires [4] [5]. Dans le chaos de la libération des camps, au début du mois d'avril 1945, la 3<sup>ème</sup> Armée américaine retrouve Jean-Firmin à la prison d'Eisenach, un de ces camps de travail, attaché aux usines BMW. Dans un état de santé très dégradé, il est évacué à quelques kilomètres de là, au hameau de Wilhelmsthal (commune de Marksuhl, canton de Wartburg, lander de Thuringe), où il décède le 5 mai 1945, à 3 jours de l'armistice .... Son corps est rapatrié en 1950, et les honneurs militaires lui sont rendus au cours d'une cérémonie qui a rassemblé tout le village à l'église Saint-Paul de Viellepinte [9].

Ces trois hommes - et peut-être d'autres qui n'ont pas été identifiés - dans la force de l'âge, ont choisi de prendre des risques pour un idéal, dans un petit village si éloigné de l'épicentre des évènements : on peut imaginer leur peur et leur angoisse au cours de leurs activités, seuls dans la nuit, au sens propre comme au sens figuré ...

## Chapitre III

# L'HISTOIRE CONTEMPORAINE

### L'APRES-GUERRE

A la fin de la guerre, ici comme ailleurs, beaucoup d'amoureux ont enfin pu se marier et avoir des enfants ... Les années 50 au village sont encore essentiellement rythmées par la vie agricole, c'est-à-dire par l'adaptation continue de l'activité à la nature et à la saison (voir annexe 4).

Bien qu'il y ait plus d'un siècle que les deux communes ont fusionné, deux fêtes patronales subsistent, chacune attachée à une église. A Pontiacq, la fête de la Saint-Pierre a lieu en plein été, au moment des moissons ; le bal est installé en général dans la cour de l'école, ou sous le préau nouvellement construit en cas de pluie. On invite les oncles, les tantes, les cousins et les cousines, les enfants sont tout excités parce que ces invités restent souvent dormir à la maison la nuit du dimanche au lundi ; on a droit aux desserts traditionnels, le *massepin* et les *boulies* (une crème au lait). A Viellepinte, avant de recommencer le cycle des travaux des champs, la fin du mois de janvier est marquée par la fête de la Saint-Paul. Une grange est aménagée, en général à la maison Capera, avec de la sciure par terre, et dans la cour, des « jambes » de maïs supposées assécher et qui ne font souvent qu'accentuer le borbier, et entre lesquelles se faufilent les talons aiguilles, au milieu de l'animation joyeuse des jeunes, qui font tourner en bourrique la pauvre Yvonne.

## **LES ANNEES 60**

Les années 60 ont apporté l'amélioration économique tant attendue, ce qui a permis aux agriculteurs de se procurer du matériel - en particulier d'acquérir leurs premiers tracteurs - et aux jeunes d'avoir l'opportunité de prendre leur destin en main.

L'école communale est attenante à la mairie et elle accueille les enfants du cours préparatoire au certificat d'études, dans une classe unique chauffée par un vieux poêle Godin trônant au centre de la salle. L'institutrice s'appelle Mademoiselle Lom, une véritable institutrice de la République, qui occupe un logement de fonction donnant sur la cour de l'école et qui consacre tout son temps à son métier, bien au-delà des heures de classe. Le printemps, pendant la récréation, elle fait participer tous les enfants à l'entretien du petit jardin situé derrière la mairie, distribuant le matériel aux plus grands, qui forment les plus jeunes. Chaque année, elle organise une séance récréative à laquelle les parents sont invités ; durant plusieurs semaines, elle encadre les répétitions, chez elle, de saynètes qui combinent le chant et le mime. Une de celles qui connaît le plus de succès est celle du « mariage » : les enfants suivent le cortège, déguisés et en couple, sous les applaudissements des parents. Le rôle vedette y est tenu par Jeannot Peyrot et sa sœur Danièle, les mariés, dont on peut imaginer la fierté et la reconnaissance.

En 1959, il se produit un incident qui aurait pu avoir des conséquences dramatiques et priver le village de toute sa génération d'enfants. Mademoiselle Lom a été remplacée par Mademoiselle Saubion, une jeune institutrice originaire d'Aureilhan, près de Tarbes. Cette nouvelle maîtresse a maintenu la tradition des travaux d'intérêt général, et elle a ainsi mobilisé toutes les classes, durant plusieurs jours, au moment des récréations, pour monter le bois de chauffage sur le plancher situé au-dessus du préau. L'opération s'est achevée un mercredi ... et le lendemain, jeudi, la journée sans école à l'époque, tout le plancher s'est écroulé sur le préau ! Le vendredi matin, tous les enfants sont rassemblés dans la cour quand la Vespa de la maîtresse est arrivée. Elle a d'abord jeté un regard interrogateur à Monsieur le Maire, Théodose Noguez (maison Benouet), surprise de le trouver là ; puis son regard a rencontré l'énorme tas de bois qui barrait entièrement la porte de la classe ... et elle s'est évanouie.



*Les enfants de l'école en 1959*

En dehors de l'école, le catéchisme occupe les jeudis. Mais c'est bien plus que l'apprentissage des prières et l'initiation aux mystères de la théologie, lorsque l'abbé Saubat, jeune prêtre moderne qui est arrivé dans la commune en 1956, déploie le drap blanc au fond de son garage, met en route son appareil de projection et passe, par épisodes finement dosés, qui laissent les jeunes spectateurs pantelants d'émotion, les aventures de Tintin et Milou. Et puis, il y a « le Club », cette petite maison dans le parc du château, sans doute prêtée par la châtelaine à l'abbé Saubat, qui l'a faite aménager pour les activités des enfants du catéchisme.

A la suite de la mort de son père, Sybille de Menvielle est partie vivre à Pau où elle est mariée avec un homme de sa condition, Jean de la Personne, avec lequel elle a eu trois enfants. Malheureusement, Jean de la Personne se tue dans un accident de moto dans les années 50, et Sybille se retrouve veuve ; elle et ses enfants ne reviendront plus qu'épisodiquement au château.



*Le « chateau » dans les années 60, appartenant à Mme de la Personne*

L'été, il y a les camps de vacances, si impatiemment attendus, toujours sous la responsabilité de monsieur le Curé, et qui sont la première occasion pour les garçons du village d'échapper à leurs parents, de se retrouver en dehors du cadre de l'école, de faire connaissance avec les autres enfants du canton de Montaner, et de découvrir la montagne béarnaise, à Béost, près de Laruns, puis à Ponts-de-Camps, en haute vallée d'Ossau, dans les baraquements d'anciens chantiers du barrage.

Et puis, il y a la sortie à la mer des gens du village, lorsque les moissons sont terminées. Les familles qui se sont inscrites ont rendez-vous, de bonne heure, pour prendre un autobus qui les amène sur la côte basque, en général à Hendaye, ou à Biarritz. Traditionnellement, le premier arrêt est à Peyrehorade : première séparation entre les hommes et les femmes, éparpillement vers les bistrotts, coups de klaxon de rappel et en route pour l'embouteillage de Bayonne et de Saint-Jean-de-Luz. L'arrivée sur la plage de notre colonie bruyante ne passe pas inaperçue pour les vacanciers « des villes », ce qui n'empêche pas les hommes de faire admirer sans complexe leur bronzage « agricole », tandis que les femmes forment un cordon en se tenant la main pour se rassurer et affronter les premières vagues ; les enfants, eux, font semblant de nager .... Tout le monde a apporté son pique-nique et attaque pâté et cuisse d'oie sous quelque ombrage, si on en trouve un.

L'après-midi se déroule au gré des petites discordes familiales entre les enfants qui veulent rester dans l'eau, les femmes acheter un petit souvenir, et les hommes faire la sieste ou aller « boire un coup ». Les premiers chants apparaissent lorsque le car s'arrête de nouveau à Peyrehorade au retour, pour finir la cuisse d'oie et prendre un café ; et puis c'est la fin du voyage dans la nuit, les enfants somnolent et les adultes sont euphoriques, avant que chacun se sépare avec un peu de vague à l'âme et beaucoup de fatigue. Que de souvenirs ...



*Première communion, en 1957*

Les « premières communions » et les « communions solennelles » sont aussi l'occasion de regroupements des enfants de la paroisse, garçons et filles cette fois ; et comme à cette époque tous « font » la communion, les photos prises à cette occasion constituent pour les adultes de maintenant autant de souvenirs de leur génération.



*Communion solennelle en 1961*

## **L'Association de la Jeunesse de Pontiacq-Viellepinte-Peyraube**

L'abbé Saubat, nommé prêtre de Louvie-Juzon, quitte le village en 1961, accompagné par de nombreux paroissiens à sa cérémonie d'intronisation. Son remplaçant est l'abbé Adrien Salette, originaire d'Osserain, dans le Pays Basque, et arrivant de la paroisse de Gan. Résolument moderne, habillé en civil, il est parfaitement en accord avec l'époque. Grand sportif, il arrive avec une solide réputation de troisième ligne de rugby et surtout de champion de pelote basque à main nue. Unanimement apprécié par les croyants et les non-croyants, et carrément idolâtré par la jeunesse, il va marquer toute une génération, et sa réputation dépassera largement les limites du canton.

Le presbytère est tenu par Mademoiselle Marie, une ancienne religieuse qui a tenu à le suivre dans sa nouvelle affectation, et qui saura le seconder à maintes reprises pour les tâches d'intendance.

Dans un premier temps, l'abbé Salette s'attache à poursuivre les activités de l'abbé Saubat en faveur des enfants, en particulier en prolongeant

les camps de vacances à Pont de Camps et en y ajoutant de nouvelles destinations, telles Itxassou, dans le Pays Basque, et Le Boucau. Puis il se tourne vers les jeunes du village, pour lesquels il s'attache à trouver un lieu de rencontre, et il propose d'aménager l'étage de la « grange » du presbytère. La municipalité accepte de payer les fournitures, mais ce sont les jeunes, en particulier les nouveaux artisans en ces temps de plein emploi, qui feront les travaux. Ainsi naît le « Foyer des Jeunes », qui sera équipé d'une télévision, d'un baby-foot et d'une salle de réunion ; accessible par l'extérieur, il devient rapidement un lieu de retrouvailles incontournable, accueille le réveillon de Noël, les soirées, Carnaval ... Pour assurer un cadre juridique, une association est créée ; il s'agit de l' « Association Jeunesse de Pontiacq-Viellepinte-Peyraube »



*Le nouveau Foyer des Jeunes*



*L'abbé Salette et Mademoiselle Marie avec les jeunes, un soir de Carnaval*

Il faut aller plus loin, trouver des activités, découvrir le monde ; des idées de voyages naissent, mais comment financer, condition indispensable pour en faire profiter tout le monde ? Alors il est décidé de préparer durant l'hiver une « pastorale », c'est-à-dire une séance récréative, qui sera présentée au printemps, et dont la recette permettra de financer une bonne partie des frais et de proposer à tous la découverte de nouvelles régions et de nouveaux horizons. Tout le monde est mis à contribution, par tranche d'âge, pré-adolescents, adolescents, jeunes adultes, garçons et filles, pour monter chants, danses, pièces de théâtre ... sans oublier la comptabilité et la fabrication des décors. Les répétitions ont lieu partout, par petits groupes, au Foyer, au presbytère, ou le soir, chez l'un, chez l'autre, dans l'enthousiasme général ...

Pas question de louer une salle qui anéantirait les espoirs budgétaires... Alors, ce sont les habitants qui proposent bénévolement leur grange, souvent à la maison Poulot ou à la maison Benouet ; là encore, il faut se mobiliser plusieurs jours à l'avance, nettoyer la grange, étendre la sciure fournie par la scierie Gaudebert, transporter des montagnes de bancs depuis l'église, monter les buvettes. Et ça marche ! d'aucuns diraient que quelques numéros sont peut-être un peu ringards, que quelques couacs sont cachés dans telle chorale, mais le public est venu, et il semble ravi ...



*Un chant clôturant une représentation*

Tout cela se déroule de 1962 à 1970, assurant à la commune une animation continue, souvent enviée par les jeunes des communes avoisinantes, et qui laisse sans doute à tous ceux qui ont connu cette période des souvenirs impérissables...



*Une partie du jeune public*

A la fin du mois d'août, la grande sortie annuelle des jeunes, nombreux à cette époque, est le « voyage » d'une semaine, qui ne coûte à chacun qu'une modeste contribution : le Pays Basque espagnol d'abord, puis Barcelone et la Costa Brava, la Côte d'Azur, la Bretagne, la Suisse ... Ce sont les premières grandes villes découvertes, les paysages insoupçonnés, et aussi, au cours des longues heures de car et des activités communes de toute une semaine, les amourettes qui se nouent (et quelquefois se dénouent)

Pour demeurer sur le plan culturel, c'est aussi la grande époque des débuts de l'orchestre « *Les compagnons des Margalides* » : Georges Mulet à l'accordéon, Gaston Carpy à la batterie, Gaby Clouté à la guitare, qui seront rejoints plus tard par Henri Martinou, de Momy, animent les bals de la région. Ces purs amateurs, amoureux de la musique, conserveront intact leur enthousiasme tout au long de leur vie ...



*Le groupe à Saint-Sébastien*



*Sur le sommet du Tibidabo, à Barcelone. Chacun se reconnaitra ...*

## **DES ANNÉES 60 À NOS JOURS**

### **L'Association de Pontiacq-Lamayou**

L'année 1970 est un tournant dans l'histoire du village. Jean Caubios devient le nouveau maire, tandis qu'à Lamayou, la commune voisine, c'est Elie Roustaa qui occupe ce poste.

Les « pastorales » commençant à s'essouffler, l'Association des Jeunes envisage d'organiser, en remplacement, et toujours au printemps, un moto-cross. Le projet est de taille : il s'agit d'aménager un circuit qui soit homologué par les instances sportives officielles, en l'occurrence le moto-club du Béarn. Le site projeté est celui des Margalides, un bois situé de part et d'autre de la route de Vic, à la sortie de Peyraube, sur le territoire de la commune de Lamayou. Et c'est autour de ce projet, initié par les jeunes des deux villages, que les municipalités de Pontiacq-Viellepinte et de Lamayou décident d'unir leurs efforts pour soutenir l'organisation matérielle de cette animation commune, et concrétisent leur accord par la création de l'« Association des Jeunes de Pontiacq-Lamayou » ; cette Association, malgré de légères modifications dans son intitulé, devient rapidement, et constitue toujours, un ciment fort entre les deux communautés.

Les difficultés au démarrage sont nombreuses : comme le circuit doit couper la route Pau-Vic durant les deux journées de compétition, on imagine les démarches et les autorisations administratives qu'il a fallu patiemment recueillir ... La première édition a lieu au printemps 1971 ; là encore, selon la tradition, tous les jeunes, et beaucoup de leurs aînés, sont mis à contribution, dans les deux villages, et les bénévoles sont nombreux pour organiser la logistique, construire les buvettes, assurer la sécurité et surtout le nettoyage annuel, et la remise en état de la route avant la réouverture à la circulation.



*Préparatifs du moto-cross (à droite, l'abbé Salette)*

Le Foyer Rural du presbytère devenant vétuste et de capacité insuffisante, dans la même dynamique, les deux communes lancent le projet de construction d'un nouveau foyer rural, comprenant une salle de spectacle, une cuisine et des vestiaires, et surtout un gymnase abritant un trinquet ; le terrain choisi se situe à Peyraube, au carrefour des routes Vic-Pau et Ger-Lahitte.

Sous l'égide de Gisèle Pédaugé, une équipe de volley-ball féminine est la première à utiliser de manière régulière les nouvelles installations sportives. Cette équipe, regroupant des jeunes filles provenant de l'ensemble

du canton, signe de l'ouverture et de l'élargissement des activités, va participer au championnat du Béarn durant 18 saisons (1980-1998), culminant par un titre de championnes du Béarn en 1990, acquis au cours d'une finale mémorable à laquelle Gisèle, à 42 ans, a conduit ses filles... Pour permettre une meilleure lisibilité dans les milieux sportifs, le nom de l'association intercommunale est modifié en 1977, pour devenir « Association Sportive de Pontiacq-Lamayou » (ASPL).



*L'équipe de volley en 1996*



*L'équipe des jeunes*

En 1973, l'abbé Salette, accompagné cette fois encore pratiquement de toute la population, part pour Sault-de-Navailles, siège de sa nouvelle mission. Il est remplacé par l'abbé Jean Etchebarne, un basque, comme son nom l'indique, originaire de Saint-Jean-Pied-de-Port.

## **L'Association Sportive et Culturelle de Pontiacq-Lamayou (ASCPL) : théâtre et pala**

Les premières saisons de moto-cross sont enthousiasmantes, mais, au fil des années, les exigences des officiels étant de plus en plus marquées et réduisant le gain de l'opération, le Bureau décide de mettre fin à l'activité, et de la remplacer, à partir de 1982, par un festival de théâtre béarnais de deux jours, toujours à l'époque de Pâques, qui s'intitulera « Festival de théâtre du pays ». Son principe est d'inviter une ou plusieurs troupes de théâtre extérieures présentant une pièce en langue béarnaise, et de clôturer le festival le dimanche après-midi, par une création originale de la troupe locale.

Juste retour des choses, c'est ainsi qu'une partie de l'équipe qui ouvrait lors des séances récréatives renaît de ses cendres, sous le nom de « Compagnons des Margalides » ; elle est complétée par « Los poricots », la

troupe des enfants. Sous la houlette de Bernard Capdeville, de Lamayou, longtemps président de l'association, qui se charge de l'écriture des scénarios et des dialogues, Jean Caubios et un groupe d'une dizaine d'adultes choisis parmi ceux qui parlent la langue de la manière la plus naturelle, montent une douzaine de pièces ; ces pièces seront également invitées et produites à l'extérieur.

Au passage, cette nouvelle activité, qui bat son plein durant une quinzaine d'années (1982-1997) conduit, en 1985, à l'appellation actuelle (et définitive ?), d'« Association Sportive et Culturelle de Pontiacq-Lamayou » (ASCPL).

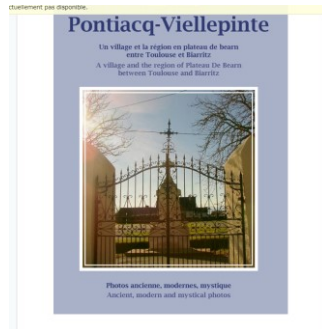
A partir de l'hiver 1986-1987, se met en place ce qui deviendra l'activité-phare des années suivantes jusqu'à nos jours, le tournoi de pala. Jusque-là, le trinquet n'était utilisé que pour accueillir des amateurs désireux de s'initier à la pelote basque, en commençant par les locaux, puis il est progressivement étendu à des groupes d'amis de toute la région. Compte-tenu de l'engouement rencontré, l'ASCPL décide d'organiser, sur la période de novembre à mars, un tournoi de pala ; les équipes inscrites viennent disputer leur match en soirée, deux par deux, puis elles ont, si elles le désirent, la possibilité de manger en soirée, grâce à la présence de bénévoles qui se chargent de préparer le repas. Une grande partie de la population est mobilisée, jeunes et moins jeunes, pour assurer ces permanences ; la saison est conclue par les phases finales et la grande finale, un évènement qui est devenu traditionnel maintenant.



*L'école de pala : au premier rang, Aurélien Pécarrère  
et Benoit Chatellier, champions du Béarn en 1990.*

On trouvera sur le site Web de l'ASCPL les détails d'organisation et les résultats sportifs. Certains de ces résultats concernent d'ailleurs des sportifs locaux, comme le titre de champions du Béarn de Benoit Chatellier et d'Aurélien Pécarrère en 1990. Benoit Chatellier ira même beaucoup plus loin, jusqu'au plus haut niveau ; licencié à Tarbes, il est champion de France, puis il décroche le titre mondial en 2012.

Plus récemment, sur le plan culturel, la photographe allemande Wilma Roesch, de passage à Pontiacq, certainement sur l'invitation du propriétaire du château, en profite pour réaliser et publier un album qui fera l'objet de plusieurs articles dans la presse locale. Malheureusement, cet album n'est plus (provisoirement ?) disponible chez l'éditeur.



## **Pontiacq-Viellepinte au sein de la Communauté de Communes de Vic-Montaner**

Revenons aux affaires de la commune de Pontiacq-Viellepinte. A partir des années 80, la municipalité, toujours conduite par Jean Caubios, mène une politique de restauration des bâtiments tombés en désuétude. Ainsi, le presbytère désormais inoccupé suite au départ à la retraite de l'abbé Etchebarne, est converti en logements, les locaux de la mairie s'installent dans l'ancienne école, et l'ancienne mairie est également convertie en logements ouverts à la location.

### **La vie scolaire**

En 1989, c'est la fin du Certificat d'Etudes ; tous les enfants seront scolarisés dans des collèges à l'issue de l'école primaire ; des transports scolaires par car assurent désormais la liaison avec le collège Mendès-France de Vic-Bigorre.

La commune tire aussi son épingle du jeu au sein du débat national sur les regroupements scolaires, en argumentant de sa position centrale au sein du canton. Le 9 janvier 1991, un nouveau projet vise à réunir plusieurs communes en une même école : ainsi, naît le SIVOS (Syndicat Intercommunal à Vocation Scolaire), réunissant 8 communes : Bentayou-Sérée,, Casteide-Doat, Castéra-Loubix, Labatut-Figuières, Lamayou, Maure, Monségur et Pontiacq-Viellepinte. Le 2 juin 1991, le chantier d'un groupe

scolaire débute sur un terrain de Pontiacq-Viellepinte attenant à l'ancienne école ; la première rentrée a lieu en septembre 1993.

Lorsque les communes de Ponson-Dessus et Ponson-Debat rejoignent le regroupement, les nouveaux locaux s'avèrent trop petits et un projet d'agrandissement voit le jour, tandis que les élèves de Cm1 et Cm2 sont dirigés provisoirement vers Ponson-Dessus. Enfin, tout récemment, le nouveau « Groupe Scolaire du Palay » est inauguré en 2017.

En 1993, Pontiacq-Viellepinte adhère à la Communauté de Communes de Vic-Montaner, nouvellement créée. Au sein de cette communauté, sa position centrale lui vaut encore la construction de la « Maison des Services » du Montanérès, regroupant notamment un bureau de poste, une association d'Aide à la Personne, une salle de réunion et un cyber-espace. Cette construction, dont on peut remarquer le toit photovoltaïque, complète le groupe de bâtiments publics ainsi constitué.



*La Maison des Services*

## **PONTIACQ-VIELLEPINTE DE NOS JOURS**

En guise de conclusion, terminons cette histoire par une petite présentation de la commune actuelle (2020), qui pourra éventuellement servir de repère pour les historiens futurs.

La commune de Pontiacq-Viellepinte est maintenant attachée à la Communauté de Communes élargie *Adour-Madiran* depuis 2017, mais elle participe à l'élection du Conseiller Départemental du canton du *Pays de Morlaas et du Montanerès*. La population est de 186 habitants au dernier recensement.

Le plan cadastral, dans sa dernière édition, comporte 4 feuilles et se divise en 14 quartiers (orthographe « administrative »): Couet, Deus Tindes, Foriou, La Coste, Larribère, Lascoumes, Lasmarleres, L'Eglise, Louit, Marque, Palay, Poey, Poey de Maure, Testarous.

Les statistiques sur la commune, jusqu'aux années 2016 – 2017, sont disponibles sur le site <http://www.linternaute.com/ville/pontiacq-viellepinte/ville-64464>.

Depuis une dizaine d'années, l'évènement majeur de l'histoire du village est l'arrivée de nouveaux habitants, qui sont venus construire leur maison sur ce territoire. Initié sur la route de Ponson, le phénomène s'est rapidement développé et étendu à l'ensemble de Pontiacq ; on peut déplorer qu'il n'en soit pas de même à Viellepinte, mais là aussi la plupart des maisons anciennes sont de nouveau occupées. Comme, pour la première fois, tous les habitants ne se connaissent pas par leur nom, j'ai pensé qu'un recensement des maisons de la commune et leur représentation pouvait trouver sa place dans ce document. Sur les extraits de plans cadastraux ci-dessous, il a fallu faire un choix pour nommer les maisons. Les murs restent, les générations passent, les noms patronymiques évoluent selon les alliances des familles ; aussi, le nom qui m'a paru le plus justifié est celui du constructeur de la maison.

Un premier groupe de 36 maisons environ est celui des maisons « anciennes » (incluant le château), c'est-à-dire celles qui existaient lors de l'élaboration du premier cadastre. Certaines abritent la même famille depuis dix générations, d'autres ont vu se succéder plusieurs occupants au gré des ventes ou des déplacements. La plupart du temps construites en galets, ici comme ailleurs, elles occupent l'espace, marquent le paysage, et, au-delà des événements locaux et nationaux, des joies et des drames, constituent les vestiges et les témoins du passé. Certaines ont conservé au cours du temps le nom figurant sur le cadastre de 1836 (Larribé, Lartigues, Candellé, Clos ...), d'autres ont perdu ce nom au profit d'un nouveau nom consacré par l'usage, figurant sur le cadastre de 1957 (Benouet par rapport à Loustalot, Poulot par rapport à Nouguès ...) ; dans ce cas, l'ancien nom est mis entre parenthèses.

Une seconde catégorie de 16 maisons correspond aux maisons « récentes » construites par les enfants des familles, souvent à proximité de la maison-mère ; chacune de ces maisons est désignée par le patronyme de celui qui l'a construite (Pédaugé pour Denis Pédaugé, Caubios J. pour Jean Caubios, etc...)

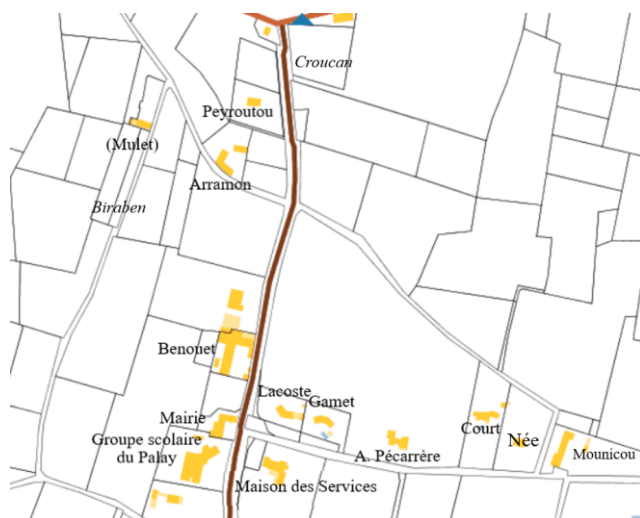
Un troisième groupe de 19 maisons est celui des constructions des nouveaux arrivants sur la commune, pour lesquels la désignation est la même que précédemment, c'est-à-dire le nom de famille du premier constructeur. Cette façon de faire, qui ne les distingue pas des maisons récentes des « autochtones », me paraît être le meilleur moyen de les intégrer pleinement au village, en leur donnant un nom originel, selon la tradition, qui puisse traverser les générations de propriétaires.

Sur les « quartiers » définis arbitrairement pour permettre une lisibilité suffisante (Pontiacq-Nord, Pontiacq-Centre, Pontiacq-Est, Pontiacq-Sud, Viellepinte), on trouvera également (écrites en italique) les 3 maisons inhabitées, et qui peuvent être restaurées, ainsi que les 3 bâtiments communaux (ancienne école, ancienne poste et presbytère) comprenant 7 appartements en location.

Quant aux maisons disparues, elles méritent aussi qu'on rappelle leur nom; Bayle, Bibé, Biraben, Cazaux, Couloumes, Croucan, Croutzet, Flouquet, Guilhem, Herran, Hourtolou, Laugaa, Malé (V), Malé (P), Marchan, Moulié (ancienne poste), Mulet, Paquette, Pignarau, Pillardou, Prat, Sarthou, Seris, Tisé ... Des unes il ne reste qu'un pan de mur, des autres il ne reste plus rien, rien qu'un espace cultivé ou un roncier... Elles sont tombées parce

qu'il n'y avait plus personne pour restaurer leur toiture, parce que le dernier de leurs occupants n'avait plus la force de le faire, découragé par la misère, la malchance ou le malheur, à l'image de la Grande Guerre qui a fauché tant de forces vives. Et pourtant, il y a eu là des lieux de vie, il y a eu des rencontres et des amitiés, des cris d'enfants et des histoires d'amour ...

*Les noms ont été communiqués par la municipalité ; s'ils comportent des fautes, que les personnes concernées le signalent, et j'apporterai la correction souhaitée (serge.caperaa@orange.fr)*



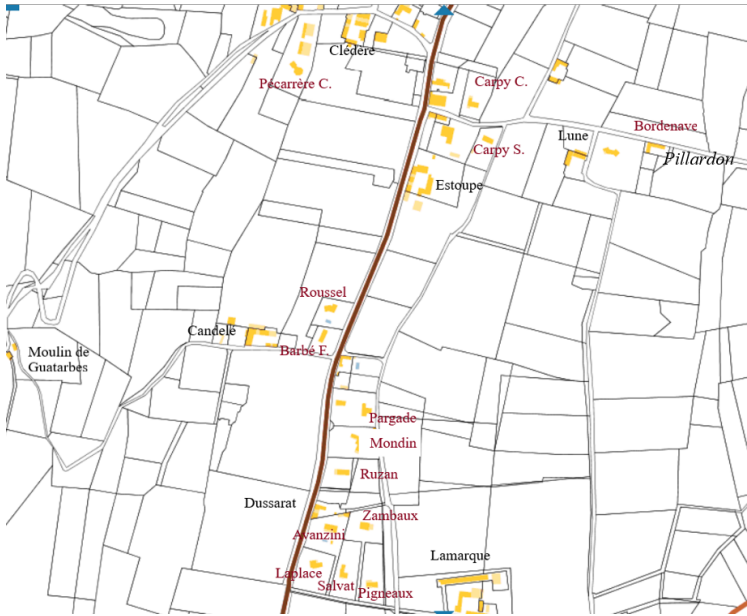
*Pontiacq-Nord : rue des écoles*



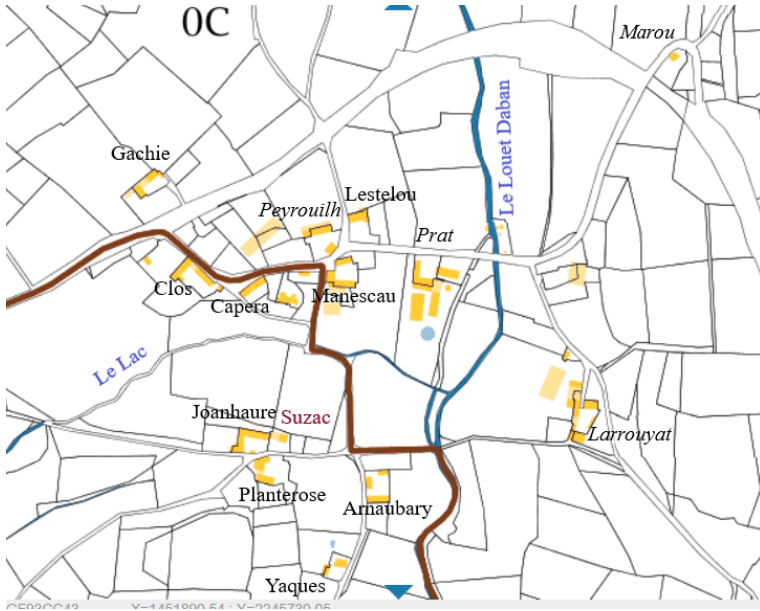
*Pontiacq-Centre : Rue des écoles, rue des Pyrénées, chemin du moulin, chemin du lac*



*Pontiacq-Est : route de Montaner , route de Lamayou*



*Pontiacq-Sud : rue des Pyrénées, chemin Marque, chemin Candelé*



*Viellepinte : rue de l'Estelou, chemin des Embarrats, chemin de la Cascarre, chemin de Larrouyat, impasse Gachie*

**CADASTRE****MAISON**

Couet

*Hourtolou*

Couet

Clos

Couet

Capera

Couet

Joanhaure

Couet

Planterose

Couet

Suzac

Deus Tindes

Arnaubary

Deus Tindes

Yaques

Foriou

*Tugayé*

Foriou

Caubios J.

Foriou

Caubios P.

Foriou

Caubios H.

Foriou

Rogou

La Coste

*Pignarau*

Larribere

Lestelou

Larribere

*Bibé*

Larribere

*Cazaux*

Larribere

*Prat*

Larribere

Manescau

Lascoumes

Poulot

Lascoumes

Ex-poste

Lascoumes

Lescher

Lascoumes

Guirautane

Lascoumes

Loustau

Loustau

Lascoumes

Cazenave

Vignolo N.

Lascoumes	Vignolo F.	Vignolo F.
Lascoumes	Bourau	Arroyo
Lascoumes	Hourcade	Suzac L.
Lascoumes	Gaudebert	
Lascoumes	Cassagnère	
Lasmarlere	<i>Paquette</i>	
Lasmarlere	<i>Herran</i>	
Lasmarlere	(Larrouyat)	
Lasmarlere	<i>Marrou</i>	
L'Eglise	Marcarie	Marcarie B.
L'Eglise	Presbytère	Toutain/Baylou
L'Eglise	Ecuries du château	Debiqui - Giret
L'Eglise	Château	
L'Eglise	Cadeillou	?
L'Eglise	Mulet G.	Mulet G.
L'Eglise	Lartigue	Marcarie P.
L'Eglise	Victor	Victor
L'Eglise	Larrouy	?
L'Eglise	<i>Sarthou</i>	
L'Eglise	Barbè	Pécarrère F.
L'Eglise	Bacqué	Mulet Georges
Marque	Carpy G.	Carpy G.
Marque	Laborde-Lune	Bordenave
Marque	Bordenave P.	Bordenave P.
Marque	Estoupe	Barbé Jean
Marque	Carpy C.	Carpy C.
Marque	Carpy S.	Carpy S.
Marque	<i>Pillardon</i>	
Marque	Larribé	Pédaugé D.
Marque	Pédaugé	Pédaugé Denis
Marque	Lamarque	Balespouey
Marque	Ruzon	Ruzon

Marque	Laplace	Laplace
Marque	Avanzini	Schler
Marque	Salvat	Salvat
Marque	Carrerot	Pigneaux
Marque	Zanbaux	Zanbaux
Marque	Mondin	Mondin
Marque	Pargade	Pargade
Marque	Sabathé	?
Marque	Vignolo	Vignolo ?
Palay	Peyroutou	Peyroutou
Palay	Arramon	Bandère
Palay	Benouet	
Palay	<i>Mulet</i>	
Palay	<i>Biraben</i>	
Palay	Ecole	
Palay	Fernandez	Fernandez
Poey	Clédère	Barbé J.
Poey	Pécarrère_1	Pécarrère_1
Poey	Pécarrère_C	Pécarrère C.
Poey	Guatarbès	Gerazinov
Poey	Candelé	Mounicou
Poey	Roussel	Roussel
Poey	Barbé	Barbé F.
Poey de Maure	Gachie	Verneau
Poey de Maure	Peyrouilh	
Poey de Maure	<i>Malé</i>	
Poey de Maure	<i>Guilhem</i>	
Testarous	Lacoste	Lacoste
Testarous	Gamet	Gamet
Testarous	Court	Court
Testarous	Née	Née

Testarous  
Testarous  
Testarous  
Testarous

Pécarrère A.  
Mounicou  
Pécarrère JM.  
*Croucan*

Pécarrère A.  
Pills  
Pécarrère JM.



*Une partie de la population lors des vœux de l'année 2020*

## EPILOGUE

Nous voilà parvenus au terme de ce récit, « une » histoire de Pontiacq-Viellepinte, qui n'a la prétention ni d'être exhaustive, ni rigoureusement exacte en tout point. Beaucoup d'évènements relatés sont le fruit de recoupements entre extraits de textes épars, et l'objectivité de la partie contemporaine est sans doute entachée par mes souvenirs d'enfance et d'adolescence.

S'il est généralement admis que l'exploration du passé permet de comprendre le présent, il est toujours plus difficile d'éclairer l'avenir. Sur ce plan, la commune a des atouts certains : sa situation de carrefour et les équipements récents dont elle s'est dotée, l'augmentation sensible de la population ces dernières années, le lien continu et inter-générationnel apporté par les activités de l'A.S.C.P.L.. Si je peux seulement me permettre d'émettre un vœu, c'est que ces activités se prolongent un jour dans le domaine de l'Environnement, comme le font beaucoup d'associations sur tout le territoire de notre pays. Cela ne pourra se faire que par la prise de conscience du fait que l'état de nos chemins, de nos rivières et de nos bois doit être l'affaire de tous, au-delà de la recherche systématique de subventions ou de la décharge de responsabilités en direction de propriétaires incapables de faire face individuellement.

Et enfin, je voudrais adresser un message de bienvenue à tous les nouveaux habitants que je ne connais pas, en espérant qu'ils se sentiront concernés eux aussi par ce texte, et qu'ils deviendront des constructeurs actifs de la suite de l'histoire ; à tous ceux que j'ai toujours connus, j'adresse un message d'amitié et je leur souhaite de ressentir la même émotion que celle que j'ai ressentie à l'évocation de ce que nous avons vécu ensemble ...

*Pontiacq-Viellepinte, avril 2020*

*serge.caperaa@orange.fr*

## REFERENCES

[1] [www.vic-montaner.com](http://www.vic-montaner.com)

[2] Dictionnaire topographique des Basses-Pyrénées. Paul Raymond, 1863.

[3] [www.patrimoines-de-france.org/oeuvres](http://www.patrimoines-de-france.org/oeuvres)

[4] [www.27avril44.org](http://www.27avril44.org)

[5] <http://www.bddm.org/liv/details.php?id=L.206>

[ ] <http://www.galica.com>

[6] Louis Poullenot. « Occupation et libération des Basses-Pyrénées ».

[7] Témoignages : Emilienne Peyroutou, née Lalanne (maison Peyrouilh) et son frère Jeannot (maison Peyrouilh), Abdon et Pierre Clos-Manescau (maison Clos-Manescau)

[8] Ernest Nège, Toponymie générale de la France, p.1435,1998

[9] Registre de la Fabrique de la paroisse de Pontiacq-Viellepinte

[10] Nicolas de Bordenave. Histoire de Béarn et Navarre (publié par Paul Raymond).

*Gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2063423*

[11] J-B. Dumas. Neuf mois de campagne à la suite du maréchal Soult (1807).

*Gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6470922s.r*

[12] Latapie. Souvenirs historiques du château de Henri IV et de ses dépendances (1841).

[ 13 ]. E-G. Serviez. Statistique du département des Basses-Pyrénées.

*Gallica.bnf.fr/ark :/12148/bpt6k6855008k*

[14 ] [www.wikipedia.com](http://www.wikipedia.com)

[15] Registres des délibérations, mairie de Pontiacq-Viellepinte

# Annexes

Annexe 1. Le rêve de l'abbé Puyoo

Annexe 2. Devoir de mémoire

Annexe 3. Le terrain SOE W

Annexe 4. Le convoi des Tatoués

Annexe 5. Les années 50 au village

Annexe 6. Les maires de Pontiacq-Viellepinte

Annexe 7. Les prêtres de Pontiacq-Viellepinte



## Annexe 1

### Los gentious de Bearn, o lo rêbe de l'abat Puyoo

Voici les trente premiers vers de la satire de Pierre Esbarrebaque ; on trouvera l'intégralité du texte dans l'ouvrage de L.T. d'Asfeld « Souvenirs historiques du château de Henri IV et de ses dépendances » (<https://books.google>)

*A pena dens mon lhèit lo flaunhac dromilhon  
De mons sens afflaquits prené possession,  
Quan l'esprit agitat dens u rèbe m'esgara  
A truers monts et prats, auprès d'ua onda clara  
Qui rollava sens pena hens un petit balon,  
Tot pingorlat de flors de mantua color.*

*En aqueth loc charmant, chérit de la natura,  
Ua hemna que i avè d'esclatanta figura ;  
Tot en era tinè de la divinitat,  
Brilhanta com los o dans sa simplicitat,  
Nonvedèn pas en era inutila parura,  
Non coneish pas lo fard ni l'art de la coeifura ;  
Vers era me n'anei per son charme atirat,  
Qui ètz don vos ce i digoi ? \_Jo que soi la vertat,  
Ce'm respon tantiquan ;tots m'an desconeguda', '  
Banida de pertot, aquesta solituda,  
Que m'ofreish lo repaus que l'omi non vou pas  
E vènger lo mesprètz que hé de mon apàs.  
Hens lo monde non i a que mensonge e que rusa  
Lo vici de mon nom quauque cop que i abusa.  
Enquèra d'aqueth nom se prenautoritat,  
Qu'ei l'unic tribut que recèp la vertat.*

*Susprès jo responoi : Vertat tot' adorbla,  
Tornatz, viets dissipar lo troble que ns'acabla ;  
Vietz confonder l'error qui ns' tot abusats,*

*Ben troberatz mantun qui v'seran afidats.  
Enter temps se voletz, per vosta complasença,  
Deus gentius de Bearn da'm quauqu coneishença !  
Tot be I ei confondut : lo baron, lo cascant,  
Lo jutge, lo valet, lo noble, lo manant.  
Aidatz-me drin, si'vs platz, a suslhevar la tela  
Qui, shens nada pudor crop tota la nacela !*

*B'at harei puish que m'at demandatz,  
E tout de suite atau comença la vertat.*

*La raübe à Gassion qu'estuye la rotura,  
E per era Casaux que quitta la rature.*

.....

S'ensuivent tous les vers dénonçant les gentilhommes « parvenus » visés par la satire ; ces vers ne présentent pas la même valeur littéraire et les noms qui y figurent ont disparu depuis longtemps, mais ils ont évidemment constitué le cœur du scandale à l'époque ...

*... Aci quem desbeilhey  
Estonat de mon rêbe aüta leü qu'em lhebey  
Dehens mon cabinet qu'aney prenne la plume  
E sus drin de papé en corren com la brûme  
De poou que caücarré sem hosse desnombrat  
Qu'escriboy tot ço qui m'abé dit la bertat.*

*B'at harei puish que m'at demandatz,  
E tout de suite atau comença la vertat.*

*La raübe à Gassion qu'estuye la rotura,  
E per era Casaux que quitta la rature.*

.....

Ci-dessous je propose une traduction, tout en demeurant à l'écoute de ceux qui proposeraient des corrections.

*A peine dans mon lit l'endormissement  
De mes sens affaiblis a pris la possession  
Quand, l'esprit agité dans un rêve m'égara  
A travers monts et prés, auprès d'une onde claire  
Qui roulait sans peine dans un petit vallon,  
Tout parsemé de fleurs de toutes les couleurs.*

*En ce lieu charmant, chéri de la nature,  
Il y avait une femme, d'éclatante figure :  
Tout en elle tenait de la divinité,  
Brillante dans sa simplicité  
On ne voyait pas chez elle d'inutile parure,  
Elle ne connaissait pas le fard ni l'art de la  
coiffure ;  
Vers elle je m'en allai, par son charme attiré,  
Qui êtes-vous donc lui dis-je ? \_ Je suis la Vérité  
Me répondit-elle aussitôt : tous m'ont ignorée,  
Bannie de partout, cette solitude  
M'offre le repos que l'homme ne veut pas  
Et venge le mépris qu'il a de mon appat.  
Dans le monde il n'y a que mensonge et que ruse  
La vue de mon nom quelquefois y abuse.  
Parce que si ce nom prend de l'autorité  
C'est l'unique tribut que reçoit la Vérité.  
Surpris, je répondis : Vérité tant adorable,  
Tournez, venez dissiper le trouble qui m'accable ;  
Venez confondre l'erreur qui m'a tant abusée,*

*Entretiens, si vous voulez, par votre  
complaisance,  
Des gentilhommes du Béarn me donner quelques  
connaissances !  
Tout y est confondu : le baron, le cascant,  
Le juge, le valet, le noble, le manant.  
Aidez-moi, s'il vous plaît, à soulever la toile,  
Qui sans aucune pudeur recouvre la nacelle !  
Je le ferai, puisque vous me l'avez demandé,  
Et tout de suite ainsi commença la Vérité.*

*La robe de Gassion cache la roture,  
Et pour la Casaux, il quitta la nature.*

....

*... Ici je me suis réveillé  
Etonné de mon rêve aussitôt je me levai  
Dans mon cabinet j'allai prendre la plume  
Et sur un peu de papier en courant comme la  
brume  
De peur que j'ai oublié quelque chose  
J'écrivis tout ce que m'avait dit la Vérité.*

## Annexe 2

### DEVOIR DE MEMOIRE

**Témoignage extrait d'un document transmis par P. Lefin, relatant les combats dans lesquels Eloi Paquette a trouvé la mort, le 12 septembre 1914**

       *FISMES, le 12 Septembre. . En raison de l'état de fatigue des hommes, le Commandant BOURDIEU décide de reporter l'attaque au lendemain, 12, au petit jour. Sur le pont, la barricade qui a retardé la poursuite pendant toute la journée du 11 et jusqu'au 12 vers 18 heures est constituée par un poteau télégraphique posé sur les parapets et maintenu en place par des cales en bois formant coussinets (...) Toute la nuit, fusillade intense sur le pont, le passage à niveau, la grand-rue jusqu'à l'Hôtel de Ville. Quelques rafales de 77 sur les mêmes points.(...). Rencontre d'une patrouille allemande, coups de feu sans résultats. Ce sera le seul incident de la nuit de ce côté. Après un court repos, le Commandant gagne le passage à niveau (...) Je crie au Commandant de cette formation : - « Attention, vous êtes en vue de l'ennemi. » - « Laissez-moi au moins le temps de faire une reconnaissance » : répond-il. Deux minutes après, rafale de 77, des chevaux blessés. Il faut en abattre 4 et dégager les pièces à bras.*

       *12 Septembre 1914. 13 heures : je reçois l'ordre de rejoindre le commandant. Je laisse ma section à l'abri d'un mur, près de la sucrerie, et j'arrive juste à temps pour voir le Lieutenant BAURES de la 1<sup>ère</sup> Cie s'élancer et franchir la barricade. J'ai observé le mouvement de bascule (J'apporte la preuve que je n'ai pas franchi le pont le premier). La fusillade est toujours aussi intense. (...) La compagnie gravit les pentes du mont de PERLES. La résistance allemande cesse bientôt. Il est environ 18 heures. 42 hommes valides abandonnent leurs armes et descendent vers FISMETTE où ils se rendent, à la 2<sup>ème</sup> Cie. Je parcours rapidement la position allemande : des trous individuels, parfaitement dissimulés au pied*

*des haies. Pour chaque tireur, un chevalet de fortune permettant le tir de nuit sans viser, sur le pont, le passage à niveau et la rue jusqu'à l'Hôtel de Ville, ce qui a permis la fusillade depuis le début de l'action. Près de chaque emplacement de tireur, un monceau d'étuis, et, à certains endroits, des paquets de munitions intacts (...)*

### **Extrait de l'histoire du 83<sup>e</sup> RI, concernant les combats dans lesquels Joseph Pucheu a été tué le 22 août 1914**

*Embarqué le **6 août 1914**, le 83<sup>me</sup> Régiment d'Infanterie arrivait à Valmy, le **8** du même mois. Le **9 août**, le Régiment, hanté par le souvenir des victoires que les armées de Dumouriez et de Kléber avaient remportées dans ces campagnes historiques, était rassemblé dans un champ entre **Laval** et Wargemoulin, près de la Tourbe. (...). Ce fut du côté de **Bertrix**, au nord des confins de la Belgique et de la France, que le 83<sup>me</sup> Régiment d'Infanterie prit pour la première fois le contact de l'ennemi. La région est très accidentée, boisée et coupée par une entaille profonde où, entre deux rives hautes et tombant à pic, la Semoy coule sur un lit étroit. Le **21 août**, le régiment, venu par étapes de la vallée de la Tourbe, s'était établi en position d'attente dans la forêt de Pures. Pendant la journée du **22**, comme il poursuivait sa marche dans la direction d'Herbeumont, il reçut, vers seize heures, l'ordre d'attaquer les Allemands qui, du côté de Jehonville et d'Aulnoye, occupaient à la lisière d'un bois des tranchées protégées par des fils de fer et dominant une clairière marécageuse, large d'au moins 800 mètres. Profitant des couverts au dessus desquels les 77 ennemis fusent déjà en grand nombre, le Régiment se déploie en tirailleurs et se tient prêt à donner l'assaut (...). Mais les mitrailleuses ennemies, se dévoilant soudain, ouvrent le feu et couchent nos lignes à mesure qu'elles émergent hors des taillis et se dressent sur la clairière nue.*

### **Extrait de l'histoire du 117<sup>e</sup> RIT, concernant les combats dans lesquels Jules Manaud a été tué le 1<sup>er</sup> avril 1916**

*(...) Le 21 février, les allemands attaquent Verdun. La bataille ne s'étend point jusqu'à nous, mais, par son écrasante artillerie ennemie paraît vouloir écarter toute tentative de contre-*

*offensive sur ses ailes. Notre artillerie répond avec vigueur. Pour obtenir quelques succès partiels l'ennemi jette ses masses profondes. Il se heurte à un mur d'airain. Chaque pouce de terrain est âprement disputé. Les pertes des allemands sont formidables. Dans les Hauts-de-Meuse, notre artillerie exécute des tirs de concentration. L'ennemi répond avec violence sur Mouilly, le Bois-Haut et le Calvaire. La lutte d'artillerie continuera de part et d'autre avec des alternatives croissantes et décroissantes pendant la durée de la bataille de Verdun. Elle apparaîtra même, comme un indice, chaque fois que les allemands subiront un échec. Leur déception se traduira aussitôt par un bombardement intempestif de nos lignes. Le 2 avril, remaniement dans l'ordre d'occupation des secteurs (...)*

**Extrait du sixième carnet de guerre d'Edouard Coeurdevey, appartenant au même régiment que Jacques Peyrot, décédé le 16 juillet 1916 à Estrées-Deniécourt :**

*(...) Le 16 juillet – 4 heures du matin. La canonnade s'exaspère au point qu'il est impossible de dormir. Un ouragan d'explosions formidables secoue la région toute entière. La maisonnette en torchis tremble sur un sol ébranlé. Mon Dieu, pitié pour les malheureux qui reçoivent ou attendent la mort dans cet enfer.*

*10 heures. Les blessés du régiment arrivent à l'ambulance 1/85. Quelques-uns sont affreusement déchiquetés*

**Extrait du récit « Les Français à Verdun » relatant l'action du 212<sup>e</sup> régiment d'infanterie auquel appartenait Romain Lahonta, le jour de sa mort (2 septembre 1916)**

<i>1er septembre</i>	<i>Des éléments se sont positionnés au village de Fleury et de Vaux-Chapitre.</i>
<i>2 septembre</i>	<i>Dés 5 h et pendant toutes la journée, les éléments subissent un violent tir de destruction sur la station de</i>

	<p><i>Fleury et au ravin des Fontaines.</i></p> <p><i>Un grand nombre d'hommes sont commotionnés, ils sont sourds, hébétés, suffoqués. Leur visage et leur main ruissellent de sang qui coule par 1000 blessures (projection de terre, de pierre et de sable) qui se mêle à la poussière et forme des caillots affreux.</i></p>

### **Témoignage sur les conditions de vie au camp de Meschède, que n'a pu supporter Charles Poulot.**

Camp de prisonniers, dans lequel éclate une révolte générale vers la fin Octobre 1918, situé à l'Est de Düsseldorf, sur la Ruhr ; il est en cours d'aménagement fin Décembre 1914. *Meschede*, bâtie au confluent de la Henne et de la Ruhr, 4.000 habitants, entourée de forêts de sapins. Le camp, rectangulaire, entouré de plusieurs rangs de fils de fer barbelés, très serrés et très hauts, est situé sur une colline qui domine la ville. Il est composé (en Décembre 1914) de 2 baraquements en planches, pouvant loger 100 prisonniers chacun, et de plusieurs bâtiments servant aux magasins et cuisines, à un lazaret, logement du gardien, des soldats et officiers qui gardent le camp. A l'ouverture du camp, la nourriture y est infecte et insuffisante, l'hygiène inconnue (1 litre d'eau par personne pour 3 jours !), les latrines : 1 tranchée d'1 mètre de profondeur et de large, barrée d'une planche. Les prisonniers travaillent en kommando à l'extraction de la pierre, au travail du bois, dans des fermes. De nombreux (entre 1914 et Mars 1915) prisonniers furent enterrés dans le cimetière de la ville. (...)



*Baraquement du camp de Meschede*

## Annexe 3

### LE TERRAIN SOE W

*Dans son ouvrage « Occupation et Libération des Basses-Pyrénées » [6], Louis Poullenot référence Pontiacq-Viellepinte et Lamayou sur la carte départementale de la Résistance. Voici ce qu'il écrit concernant les parachutages de Pontiacq-Viellepinte :*

(...)

**Nuit du 29 au 30 novembre 1943 :** Terrain SOE W39 de Pontiacq-Viellepinte. 15 containers. Comité de réception : André Coulom, Pierre Charlet, Cortagieni, Poulot, Eloi (Vergez), Julien Darribes. Evacuation par char à bœufs de Jean-Louis Poulot, auto B12 de André Coulom et camion de Huet de Vic. Armes redistribuées au groupe CFL de Vic et au Bataillon de Bigorre. Message BBC : « *Nagez, poissons, la vie est courte* »

**Nuit du 24 au 25 avril 1944 :** Terrain SOE W131 de Pontiacq-Viellepinte. Opération RAF 620 quadrimoteur Stirling. 12 containers + 4 colis. Même comité de réception. Message BBC : « *Nagez, poissons, la vie est courte* »

**Nuit du 27 au 28 juin 1944 :** Terrain SOE W 131 de Pontiacq-Viellepinte. Opération 39A / RAF 161. 15 containers + 3 colis. Même comité de réception. Message BBC : « *La montagne domine la vallée* »

(...)

## Annexe 4

### LE CONVOI DES TATOUES

**Récit de l'arrivée à Buchenwald du « convoi des tatoués » auquel appartenait Jean-Firmin Cazenave, le 14 mai 1944**

En arrivant à Buchenwald, le convoi compte une centaine de nouveaux détenus, pour compenser ceux qui sont restés (définitivement) à Auschwitz. L'accueil à Buchenwald est semblable à celui vécu à Auschwitz deux semaines plus tôt : coups de crosse, hurlements, morsures de chiens... Le camp, par contre, offre un saisissant contraste : pelouse bien entretenue, maisons des SS fleuries, animaux, tout cela tranche avec les sinistres crématoires que l'on venait de quitter. Les formalités d'incorporation sont rondement menées. Elles sont complétées par une radioscopie et une vaccination des détenus, car les SS veulent éviter toute épidémie qui pourrait s'étendre à leurs rangs... A l'issue, chaque détenu reçoit deux signes distinctifs à coudre sur sa veste et sur son pantalon.

La bonne impression du début était trompeuse. Après les formalités, les détenus sont parqués dans le camp de quarantaine, le "Petit Camp". Jacques L'Hoste a laissé de celui-ci un témoignage saisissant :

**"Le petit camp était en quelque sorte la cour des miracles de Buchenwald. C'est là que mouraient tous ceux qui n'avaient ni la force, ni la constitution physique pour travailler dans les Kommandos. A Auschwitz, ces malheureux auraient été immédiatement gazés, mais ici, les nazis les laissaient crever entre eux. Ils passaient leurs**

**journées dehors, désouvrés, attendant la mort, sans espoir d'aucune sorte. La nuit, l'entassement était ignoble, dans des baraques immondes."**

La contrainte la plus pénible est celle des appels, qui peuvent s'éterniser pendant plusieurs heures, par tous les temps. La nourriture par contre, est de bien meilleure qualité qu'à Auschwitz. Elle reste toutefois très insuffisante et les morts par malnutrition sont nombreux. Les mauvais traitements et les exécutions arbitraires aussi sont une cause de décès fréquente. Le 24 mai, un millier de Tatoués sont à nouveau déplacés. Ils quittent Buchenwald pour [Flossenbürg](#).



Vue d'ensemble du petit camp de Buchenwald  
(source : Foucher-Crét)

## Annexe 5

### LES ANNEES 50 AU VILLAGE

Le printemps, c'est l'époque des labours. Après avoir « tiré le fumier » et l'avoir répandu à la main, il faut mettre en place l'attelage : la paire de bœufs (ou de vaches), le laboureur chargé de guider la charrue, et le conducteur, celui qui marche devant – *la dabanteyere* . Le maître de maison se charge généralement de la charrue, la tâche de mener les bœufs étant confiée à un adolescent, ou à une femme – chez moi, c'est ma grand-tante, une petite femme sèche, qui manie la baguette d'osier munie d'un aiguillon – *l'aiguyade* - et donne le signal d'avancer aux animaux en tapant seulement deux coups secs sur le joug, et en les encourageant « *Hay Marti, hay mascari !* ». En plus des travaux des champs, le soir, tout le village se retrouve en mai au « mois de Marie », une procession autour des « reposoirs », c'est-à-dire de petits autels fleuris disposés sous un arbre, dans un carrefour ... Le souvenir de l'enfant de chœur que je suis à cette époque est celui de la sérénité de ces soirées, des prières couvertes par le chant des oiseaux au soleil couchant, des hannetons élevés dans une boîte d'allumettes, des collections d'images et d'une formidable envie d'exploser de bonheur ...

Ensuite arrive l'été, et la cadence des travaux s'accélère. Les foins d'abord, au mois de juin : il faut d'abord étendre les meules – *los pigats* – puis retourner le foin, à la main, ou avec la faneuse tirée par des bœufs harcelés par une nuée de mouches. Pour ne pas perdre de temps, on pique-nique sous les arbres, quelquefois on se permet une petite sieste, vite interrompue par le grand-père inquiet des nuages qui s'amoncellent. Alors, selon les jours, il faut reconstituer les meules, ou charger le foin (en vrac) sur les chars, ces chars aux grandes roues de bois munies de patins pour assister les bœufs dans les descentes. Le lendemain matin, avant de repartir aux

champs, on décharge sur la grange, à la fourche, souvent à trois : l'un sur la charrette, l'autre près de l'ouverture, le troisième, tout en haut de la pile, celui qui a le triste privilège de respirer le plus de poussière.

Puis la saison du battage arrive, une sorte de cirque ambulante passant de ferme en ferme, animé par la même équipe de voisins. Tout le monde est en effervescence : les enfants, tout excités par les préparatifs et par l'animation joyeuse des repas ; les hommes, qui passent à cette période pratiquement tout leur temps ensemble, comme des saltimbanques qui se retrouvent à chaque représentation, un peu hagards de fatigue ; les femmes qui s'activent en cuisine et s'occupent des bêtes entre voisines ; l'entrepreneur empêtré dans ses problèmes de mécanique et de poulies qui sautent, provoquant des pauses inopinées bien appréciées par les travailleurs à la chaîne. Même les animaux, poules et canards en tête, tout affairés à récupérer les grains perdus, participent à la fête : une énorme poussière, du bruit, des rires et des jurons, de la vie... C'est le temps où les adultes n'hésitent pas à engueuler les jeunes, mais aussi où ils savent les encourager par ce petit signe de tête ou ce sourire de connivence qui les fait grandir et leur donne ce sentiment magnifique d'avoir leur place dans la communauté. Les voisins servent de réceptacle aux récriminations, et de relais à l'âge de la révolte contre les parents, en ouvrant leur table, en livrant même quelquefois de petits secrets dont ils n'osent, par pudeur, parler à leurs propres enfants.

L'automne ensuite, la saison des couleurs, la saison où l'on retrouve ses esprits quelque peu égarés par la trépidation estivale, la rentrée des classes et les bonnes résolutions, et les vendanges. Là encore, mobilisation des uns chez les autres, les femmes et les enfants à la cueillette, les hommes à la collecte et au déchargement. Puis le pressoir, le premier jus qui coule – le vin *bourret* -, et le serrage, tous les soirs, en poussant sur le levier en bois qui fait avancer le plateau et passe chaque cran avec un « clang » libérateur, les tonneaux qu'on lave et qu'on relave, le grand-père qui vient goûter et conseiller. Un peu plus tard, en octobre et en novembre, les soirées entre voisins sont occupées par les *espéloquères*, dans la

grange, autour du tas de maïs, soirées qui se terminent par le vin chaud et les châtaignes rôties – *las hirolas*- autour d'un grand feu.

Et enfin l'hiver, la saison des galoches crissant sur la neige, de la vapeur entourant l'eau chaude que les gamins versent dans les boyaux, les jours de pêle-porc, en se faisant enguirlander par les femmes parce qu'ils en mettent partout, et surtout les repas de ces mêmes pêle-porcs, où l'on chante et raconte tant d'histoires, parce qu'on a enfin le temps de souffler un peu, de profiter du répit imposé par la nature endormie.

C'est donc l'époque dorée ? certainement pas, et ces traditions ne peuvent cacher les dures réalités du moment. Et tout d'abord, que dans les maisons frappées par les malheurs ou la malchance, on est quasiment dans la misère. L'absence d'un homme tué à la guerre, l'absence d'une femme suite au non-mariage du fils souvent découragé, d'ailleurs, par sa propre mère, la maladie ou les handicaps, se traduisent par un habitat en très mauvais état, un repli sur soi au coin de la cheminée, et pour certains l'obligation de subsister en allant quêmander un peu de travail ou un peu de pain chez les voisins ...

Dans chaque maison, le patriarcat subsiste, et le conflit entre générations est quasi-permanent : plus question pour les uns, qui ont découvert le monde à l'occasion de leur service militaire, de se laisser faire, pas question pour les vieux non plus, qui ont connu deux guerres, d'abdiquer. La pénibilité des travaux et leur rentabilité génère souvent le découragement : au mois de juin, l'herbe est plus haute que le maïs, et une journée d'arrachage, qui vous réduit le dos en compote, est pratiquement annulée par la croissance fulgurante du redoutable *boupeilh* durant la semaine suivante. En conséquence, les rendements sont très faibles, alors que les besoins en revenus commencent à croître, attisant les rancœurs et les envies, idéalisant la vie des frères et sœurs qui travaillent en ville.

La position sociale est plus liée à la situation familiale qu'à la nature de la famille. Ainsi, les gendres – *los aurepecs* – en plus de la coexistence avec leur beau-père à la maison, sont souvent l'objet de suspicions à l'occasion des élections, dans la mesure où leurs

détracteurs leur reprochent, par anticipation, de ne pas mettre toute l'énergie suffisante à défendre les intérêts particuliers de leur nouvelle commune. Moins enviable encore est la situation des « cadets » - *los cadets* – c'est-à-dire ceux qui ne se sont pas mariés, et dont la sœur a amené la présence d'un beau-frère auquel le statut de père des enfants confère celui de nouveau chef de la famille, ou qui vivent dans l'ombre d'un frère aîné, qui possède sur eux une autorité naturelle depuis leur enfance. Leur rôle est alors souvent réduit à celui de travailleur acharné et désintéressé, corvéable à merci, avec comme compensation affective le fait d'être le parrain des enfants, qui d'ailleurs leur portent en général une grande affection. Parfois, ils préfèrent louer leurs services chez un voisin plutôt que d'assumer une situation familiale trop ambiguë chez eux.

## **Annexe 6**

### **LES MAIRES DE PONTIACQ ET DE VIELLEPINTE AVANT 1844**

#### **PONTIACQ**

Jean MARCARIE (1792-1795)

Bertrand NOGUEZ (1795-1796)

Issac NOGUEZ (1796-1798)

Dominique NOGUEZ (1798-1808)

Jacques CASALIS (1808-1817)

Jean-Baptiste DE MENVIELLE (1817-1826)

Pierre-Paschal NOGUEZ (1826-1832)

Jean HORS-HOURCADE (1832-1843)

Pierre-Paschal NOGUEZ (1843-1844)

#### **VIELLEPINTE**

Arnaud BIBE (1792-1793)

Jean CLOS-MANESCAU (1793 – 1796)

Arnaud BIBE (1796–1797)

Jean-François LESTELON 1707 – 1804)

Baptiste BIBE (1804 – 1816)

Raymond TANTONAT (1816-1832) (

Dominique HOURTOLOU (1832-1844)

## **LES MAIRES DE PONTIACQ – VIELLEPINTE APRES 1844**

Pierre-Paschal NOGUEZ (1844 – 1852)

Dominique HOURTOLOU (1852 – 1854)

Oscar DE MENVIELLE (1854 – 1879)

Pierre MOUNICOU (1879 – 1884)

Léon CARENNE (1884 – 1886)

Bernard POULOT (1886 – 1896)

Pierre HORS-HOURCADE (1896 – 1900)

Justin PEY-BAYLE (1900 – 1919)

Gustave MOUNICOU (1919 – 1944)

Théodore NOGUES (1944 – 1971)

Jean CAUBIOS (1971 – 2020)

David PIGNEAUX (2020 - )

## **Annexe 7**

### **LES PRETRES DE PONTIACQ ET VIELLEPINTE**

Jean DE MANICOLAT (1700 ? – 1720)

? CAMAU (1720 – 1749)

? MEYVILLE (1749 – 1780)

Dominique NOGUEZ (1780 – 1790)

Jean-François LESTELON (1812 – 1836)

François PON (1836 – 1838)

Jean-Baptiste FORCADE (1838 – 1852)

Jean-Pierre LUQUE (1852 – 1854)

Jean-Pierre DURON (1854 – 1858)

Jean-Pierre LAHOURCADE (1859 - 1871)

Jean-André PECAUT (1871 – 1887)

? COULOUMAT (1887 – 1920)

Henri CHARBONNEAU (1920 – 1926)

Pierre RAMON-GUILLEM (1926 – 1956)

Georges SAUBAT (1956 – 1961)

Adrien SALETTE (1961 – 1973)

Jean ETCHEBARNE (1973 - ?)